



# L'APPFEL À 3H17

**Seb Le Rêveur**

# L'Appel à 3h17

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Architecture du Silence	4
Chapitre 2 : Le Spectre de la Fréquence	9
Chapitre 3 : Mnémosyne : Le Temple de l'Optimisation	13
Chapitre 4 : L'Accident de l'Instant-T	17
Chapitre 5 : Équations Amoureuses	21
Chapitre 6 : Le Voyeur Temporel	25
Chapitre 7 : L'Aube des Glitches	30
Chapitre 8 : L'Archive Oubliée	34
Chapitre 9 : La Fièvre de 3h17	42
Chapitre 10 : Le Diagnostic du Chaos	47
Chapitre 11 : L'Intimité Interdite	51
Chapitre 12 : La Ville qui s'Efface	58
Chapitre 13 : Le Siège de Mnémosyne	62
Chapitre 14 : Le Paradoxe du Sacrifice	68
Chapitre 15 : Le Protocole d'Oubli	72
Chapitre 16 : L'Inconnue du Présent	77

# Chapitre 1

## L'Architecture du Silence

Le silence n'est jamais vide. À l'Institut Mnémosyne, il possède une densité minérale, une épaisseur chirurgicale que l'on pourrait trancher au scalpel. Élise aimait cette absence de bruit, cette vacuité qui lui permettait de ne plus entendre les battements trop erratiques de son propre cœur. Dans ce laboratoire de verre et d'acier, elle se sentait protégée de l'informe. Elle était une cartographe des abîmes neuronaux, persuadée que l'âme n'était qu'un murmure biochimique, une danse de neurotransmetteurs que l'on pouvait dompter avec la patience d'un horloger.

Pourtant, ce soir-là, le silence lui parut affamé.

Il était 3h12. L'heure où le monde bascule dans la dimension des insomniaques et des fantômes. Dehors, la métropole s'étalait comme un tapis de bijoux électriques sous une pluie fine, chargée d'ozone et de bitume mouillé. Élise ajusta ses lunettes, les yeux piquant sous la lumière bleue des écrans affichant des courbes de flux dopaminergiques. Elle cherchait la stabilité absolue. Son père avait voulu digitaliser l'amour ; elle, elle voulait simplement s'en protéger, le traitant comme une anomalie, une erreur de code dans la superbe machine humaine.

Elle se leva pour quitter le laboratoire, fuyant le reflet de son propre visage : celui d'une femme de trente ans dont la beauté était une architecture de verre, sublime mais fragile. Elle pénétra dans l'ascenseur.

La cabine glissa avec une douceur de soie. Élise s'appuya contre la paroi de métal froid et, pour la première fois, elle n'y chercha pas un soutien, mais l'illusion d'une étreinte. Elle ferma les yeux, laissant la chute de la cabine provoquer ce petit vertige

dans son ventre qui ressemblait, à s'y méprendre, au début d'un abandon.

3h16.

Le monde sembla se figer. Le ronronnement des serveurs s'atténua jusqu'à devenir un battement de cœur lointain. Une fragrance étrange s'insinua dans l'espace aseptisé, une pichenette sur sa mémoire, comme un voile de poussière sucrée et de terre mouillée. C'était l'odeur d'un souvenir qu'elle n'avait jamais eu.

Et puis, son terminal personnel vibra. L'heure affichait, en chiffres rouges et pulsants : 03:17.

Elle décrocha.

Le silence au bout du fil était habité. Elle entendit un souffle, puis un mot prononcé avec une familiarité terrifiante.

— Élise...

La voix était un murmure de velours et de gravier, une vibration qui n'atteignait pas seulement ses tympans, mais qui venait se loger à la base de son cou, là où le pouls bat à nu. C'était une mélodie brisée, magnifique de vulnérabilité.

— Qui est à l'appareil ? demanda-t-elle, sa propre voix lui paraissant trop aiguë.

— Tu ne me connais pas encore, dit l'homme. Ou plutôt, tu m'as déjà oublié. Mais moi, je connais l'architecture de ton silence.

Un frisson glacé parcourit sa colonne vertébrale.

— Je m'appelle Gabriel. Et je suis en train de te regarder. Non, ne regarde pas la

vitre... je ne suis pas là où tes yeux peuvent me voir. Je suis là où tes souvenirs se cachent.

Gabriel laissa échapper un rire court, un son presque trivial, humain, qui brisa soudainement son lyrisme. Ce petit bégaiement d'émotion la toucha plus que n'importe quelle métaphore.

— Tu portes encore la montre de ton père, n'est-ce pas ? Elle est là, contre ton poignet gauche, un cercle de métal froid qui te rappelle que le temps peut mourir.

Élise porta sa main droite à son poignet. Ses doigts tremblaient. Personne ne savait pour la montre dissimulée sous sa blouse.

— Comment... ?

— Parce que je t'ai déjà appelée des milliers de fois, Élise. À chaque fois, tu as cette même petite ride entre les sourcils, ce défi que tu opposes au monde pour ne pas montrer que tu as peur. Peur que l'amour ne soit pas un virus, mais la seule vérité.

La ligne grésilla. Gabriel sembla lutter pour maintenir la connexion.

— Écoute-moi. Le temps se fragmente. L'Institut... ils cherchent à mettre la conscience en cage. Ce qu'ils appellent la 'Boucle' n'est pas une erreur de calcul. C'est mon cri. Je suis piégé, Élise. Dans une semaine qui n'en finit pas. Mais toi... tu es mon point fixe. Juste une minute... laisse-moi imaginer la chaleur de ta respiration contre mon cou...

La sensualité brute de ses mots la frappa comme une onde de choc. Elle imagina cet homme, son visage marqué par la solitude, ses mains cherchant les siennes à travers les époques.

— Pourquoi moi ? demanda-t-elle dans un sanglot.

— Parce que c'est toi qui m'as créé. Ou c'est moi qui t'ai rêvée.

La ligne coupa net.

Élise rentra chez elle, son loft plongé dans la lueur pourpre des néons. Elle se déshabilla, laissant ses vêtements tomber au sol comme d'anciennes certitudes. Sous la douche, l'eau brûlante rougit sa peau, mais elle imaginait que c'étaient les mains de Gabriel qui l'effleuraient. En s'enveloppant dans un peignoir de soie, elle sentit le contact du tissu sur sa poitrine ; par une étrange alchimie du désir, il devint le substitut des doigts de l'inconnu.

Elle s'installa devant son terminal personnel, fouillant les archives interdites de son père. Elle finit par trouver une occurrence : \*Projet Athanase\*. Une tentative de transfert de l'élan vital dans un substrat temporel infini. Gabriel n'était pas une hallucination. Il était le martyr d'une utopie scientifique, l'homme qui n'avait pas de demain.

Soudain, elle sentit une pression sur son épaule. Une chaleur diffuse, une odeur de santal et de vent frais qui n'appartenait pas à ce siècle de métal. Elle n'osa pas se retourner. Elle resta immobile, savourant ce contact fantôme. Elle voyait — ou croyait voir — l'ombre d'une main s'entrelacer avec la sienne sur la surface transparente du bureau.

L'amour, comprit-elle, n'était pas une simple synchronisation des ondes thêta, cette valse invisible où deux esprits finissent par ne plus former qu'une seule respiration. C'était une faille dans le temps.

Elle regarda par la fenêtre. L'aube pointait, mais Élise était enfin éveillée. Elle n'était plus une neuroscientifique analysant une anomalie. Elle était une femme dont les

atomes se souvenaient de l'avenir. Elle n'avait plus peur de la vulnérabilité, même de la plus moche, de la plus maladroite.

L'architecture de son silence était bel et bien brisée. Elle savait qu'elle passerait chaque seconde à démanteler ce monde de verre pour rejoindre celui qui l'appelait. Sur l'écran, un petit curseur dessinait inlassablement une boucle infinie. Élise sourit. Elle attendait déjà le prochain 3h17. Le chapitre de sa vie rationnelle était clos ; la symphonie du désordre venait de commencer.

# Chapitre 2

## Le Spectre de la Fréquence

Le silence de l'Institut Mnémosyne n'était jamais tout à fait muet. C'était un silence de cathédrale technologique, lourd du bourdonnement électrique des serveurs qui stockaient des millions de rêves numérisés. Élise aimait ce bruit. Il était la preuve que le monde, même réduit à des suites binaires, obéissait encore à des lois. Pourtant, ce matin-là, dans l'ombre bleutée de son laboratoire, le ronronnement des machines lui paraissait agressif, presque organique. Ses doigts effleurèrent la console en verre. Elle cherchait à isoler l'appel de 3h17, cette voix qui s'était glissée dans son insomnie comme une écharde sous la peau.

Elle voyait le monde en synapses. Pour elle, l'amour n'était qu'une tempête d'ocytocine, la tristesse un déficit de sérotonine. Elle ajusta ses lunettes, un geste nerveux qu'elle ne s'autorisait jamais en public, et ordonna une analyse du spectre vocal. Sur les écrans muraux, l'onde sonore de Gabriel apparut. Ce n'était pas une courbe régulière ; c'était une forêt de pics et de vallées, un paysage accidenté qui semblait respirer. Elle approcha sa main de l'image, désirant presque sentir si cette onde était aussi chaude que le timbre qu'elle avait entendu cette nuit-là.

— Signal isolé, annonça l'IA de l'Institut.

Élise appuya sur lecture. La voix de Gabriel emplit la pièce. Un timbre de violoncelle, usé par le temps, chargé d'une lassitude qui semblait peser des siècles. « Élise... tu cherches l'équation qui me résoudra. Mais je ne suis pas un chiffre. Je suis le souvenir d'un futur que tu as déjà oublié. »

Un frisson, une décharge électrique le long de sa colonne vertébrale, la fit tressaillir.

Elle se redressa, réajustant sa blouse blanche comme une armure. L'odeur d'ozone et de bergamote s'évaporant de sa tasse de thé montait à ses narines.

— Je t'écoute, murmura-t-elle, la gorge serrée.

— Dans trois secondes, Élise, le tube fluorescent au-dessus de ton terminal gauche va grésiller. Et tu renverseras ta tasse, car tu auras peur de la vérité de mes mots.

Un. Deux. Le tube fluorescent émit un claquement sec, une étincelle bleue mourut derrière le plastique, et le laboratoire fut plongé dans une pénombre plus dense. Dans un mouvement de recul instinctif, le coude d'Élise heurta sa tasse. Le thé se répandit sur la console, dessinant une tache qui ressemblait étrangement à une île sur une carte oubliée. Élise ne respirait plus. Son esprit, cette machine si bien huilée, venait de rencontrer un paradoxe qu'elle ne pouvait pas intégrer.

— Comment... ?

— Je ne devine pas, Élise. Je me souviens. Pour toi, cet instant est une création. Pour moi, c'est une répétition. J'ai vu l'ombre de tes cils sur tes pommettes à cet instant précis pendant ce qui me semble être des éternités.

Il marqua une pause, et sa voix se brisa légèrement, perdant de sa superbe didactique pour laisser deviner une fêlure humaine.

— J'ai froid, Élise. Entre deux battements de ton cœur, je suis seul. Regarde ton poignet gauche. Sous le bracelet de ta montre.

D'un geste fébrile, elle défit le cuir noir de sa montre. Sur sa peau diaphane, là où les veines dessinaient un réseau bleuâtre, se trouvait une cicatrice minuscule. Un petit point blanc, comme une étoile éteinte.

— Ils ont retiré le fragment de mémoire où nous étions ensemble au bord de la mer, là où l'air sentait le sel et les aiguilles de pin, continua Gabriel, sa voix n'étant plus qu'un souffle. Tu portais une robe en lin bleu, et tu m'as dit que si le temps s'arrêtait, tu aimerais que ce soit dans mes bras.

Élise sentit le poids de l'air se modifier, comme si une épaule invisible venait presser la sienne, une densité d'ombre qui n'avait pas de nom. Une image floue traversa son esprit : une lumière dorée, le bruit des vagues. Mais l'image se fragmenta.

— Arrête, supplia-t-elle. Tu altères ma biochimie.

— Non, c'est une résonance. Ton corps se souvient. Dans dix secondes, le Directeur va entrer. Cache la fréquence, Élise. Protège-nous.

Elle pianota sur son clavier, effaçant les traces de l'appel, déguisant l'onde en un simple bruit de fond atmosphérique. Elle venait de terminer quand le verrou électronique de la porte émit un sifflement pneumatique. Le Directeur entra. Un homme aux traits sculptés dans une certitude inébranlable, dégageant une odeur de papier neuf et de désinfectant.

— Docteur, dit-il d'une voix polie mais glaciale. Assurez-vous que ce signal reste ce qu'il est : du bruit blanc. La stabilité de la ville dépend de la clarté de nos mémoires. Votre père craignait ces fantômes métaphysiques. Ne le décevez pas.

Lorsqu'il sortit enfin, Élise s'effondra contre le plan de travail. Elle porta sa main à sa cicatrice. La sensation n'était plus simplement une information tactile ; c'était une promesse. Elle reprit le téléphone. La ligne était officiellement coupée, mais une mélodie résiduelle flottait dans l'air, une musique qui sentait le sel.

— Gabriel ?

— Je suis là. Ne me lâche pas, Élise. Le nettoyage des fréquences approche. Ils vont essayer de te convaincre que je suis un virus.

— Je n'ai plus peur de la folie, répondit-elle.

Elle activa l'amplificateur de signal, détournant toute la puissance de l'Institut vers cette unique fréquence. C'était un acte de trahison, de sacrifice. Les consoles commencèrent à crépiter, des étincelles jaillirent comme des étoiles mourantes. Le monde autour d'elle se délitait. Les murs de Mnémosyne devinrent translucides. Elle sentit le souffle de Gabriel dans son cou, non plus comme une donnée sonore, mais comme une présence thermique.

— Je te vois, Gabriel ! s'écria-t-elle alors que les alarmes hurlaient.

À 3h47 précises, une vague de lumière blanche submergea la pièce. Ce n'était pas une explosion, mais une éclosion. Dans cet éclair de lucidité, Élise sentit une main se refermer sur la sienne. Ce n'était pas une illusion. C'était une pression ferme, chaude, rugueuse. Elle sentit les cales sur la paume de l'homme, la force tranquille qui émanait de lui à travers le voile du temps.

Puis, l'obscurité revint. Les écrans étaient noirs, les techniciens allaient arriver. Élise était seule dans le laboratoire silencieux. Elle regarda sa main droite. Au centre de sa paume, là où l'immatériel l'avait saisie, une marque rouge persistait, une brûlure circulaire qui battait au rythme de son propre sang. Elle porta sa main à son visage et inspira. L'odeur du pin était là, incrustée dans sa peau, plus réelle que n'importe quelle équation. Elle sourit dans le noir. La femme de science était morte ; l'amante du spectre venait de naître, marquée à vif par une étreinte que même l'éternité ne pourrait plus effacer.

# Chapitre 3

## Mnémosyne : Le Temple de l'Optimisation

Je pressai le combiné contre ma tempe, cherchant à réduire l'espace entre nos deux solitudes. « Je suis là », murmurai-je, et ma propre voix me parut étrangère, comme si elle ne m'appartenait déjà plus, tout entière aspirée par l'écho de la sienne. À l'autre bout du fil, le silence de Gabriel était épais, habité par une électricité qui n'appartenait à aucun réseau terrestre. Puis, son souffle me parvint — un rythme imparfait, marqué par une légère hésitation avant chaque inspiration, une faille humaine qui le rendait plus réel que n'importe quelle présence physique.

C'était l'heure où le monde bascule, à 3h17 précises. Pour lui, c'était une éternité de pluie sur l'asphalte et de lumière crépusculaire ; pour moi, c'était l'unique moment où mon existence cessait d'être une suite de données pour devenir un paysage sensoriel.

— Tu sens l'orage ? demanda-t-il. Sa voix avait cette texture de lin ancien, un peu râpeuse, qui me griffait le cœur avec une douceur insoutenable.

Je fermai les yeux, ignorant la froideur de mon appartement stérile. À travers les ondes, il m'offrait un jardin de pivoines invisibles, une fragrance lourde et sucrée qui parvenait à saturer mes sens jusqu'au vertige. Je pouvais presque imaginer le grain de sa peau, la chaleur d'un souffle contre mon cou que je ne recevrai jamais. Mais déjà, le grésillement métallique reprenait ses droits, une distorsion glacée qui annonçait la fin de la fréquence. La ligne coupa, me laissant seule avec le battement désordonné de mon propre sang.

Quelques heures plus tard, le ventre d'acier et de verre de l'Institut Mnémosyne m'accueillait avec son bourdonnement électrique habituel. Je marchais dans les

couloirs immaculés, ma blouse blanche flottant derrière moi, cherchant dans le reflet des parois une contenance que je sentais s'effriter. Tout ici n'était qu'optimisation, une géométrie froide destinée à polir l'âme humaine jusqu'à l'effacement de ses aspérités.

Le regard de Julian glissa sur moi comme un scanner lorsque je franchis le seuil de son bureau. Le Directeur était assis derrière un bloc de verre fumé qui semblait flotter dans l'obscurité élégante de la pièce. Il émanait de lui une odeur de papier neuf et de désinfectant de luxe, un parfum qui niait l'existence même de la vie organique.

— Élise, dit-il d'une voix qui avait la texture de la soie froide. Approche-toi. Tes rapports biométriques de ce matin indiquent une dérive. Une pointe d'adrénaline à 3h17 précises. Une accélération cardiaque qui ne correspond à aucun effort physique.

Il fit un geste et un graphique holographique apparut entre nous. Ma vie s'y transformait en pics et en vallées. Le moment où Gabriel m'avait appelée n'était, sur cet écran, qu'une anomalie rouge, une inflammation de l'âme qu'il fallait traiter. Je me forçai à penser au vide, à la symétrie glacée des cristaux de neige, pour ne pas qu'il voie, sous la transparence de mes yeux, le jardin que Gabriel venait de planter dans mon esprit.

— La nostalgie est une erreur de codage, Élise, poursuivit Julian en se levant. Un virus qui ronge les fondations de notre société optimisée. Ton père a échoué parce qu'il croyait que l'on pouvait digitaliser l'amour pour le rendre éternel. Il a oublié que l'éternité ne supporte pas le désordre.

Il contourna le bureau et posa une main sur mon épaule. Le contact était lourd, dépourvu de chaleur humaine ; c'était la pression d'un capteur sur un circuit. Je sentis un frisson de dégoût parcourir ma colonne vertébrale. Ce non-toucher, cette absence de vibration réelle, accentuait jusqu'à la douleur le manque de Gabriel.

— Si cette instabilité persiste, je devrai ordonner une réinitialisation synaptique,

murmura-t-il. Pour ton bien.

Je quittai son bureau, le cœur battant à tout rompre, comme un oiseau captif. En regagnant mon laboratoire, je sentis l'odeur d'ozone devenir plus forte, mais sous le filtre de l'air conditionné, une fragrance de pivoine persistait, une insolence olfactive qui défiait les capteurs de l'Institut.

Je verrouillai la porte et m'appuyai contre le marbre froid du plan de travail. Mes mains tremblaient, mais ce n'était plus de peur. C'était le frémissement de la révolte. Je m'approchai de mon terminal de recherche. Si Julian voyait l'amour comme une pathologie, j'allais transformer cette infection en un bouclier indestructible.

Mes doigts volèrent sur le clavier, non plus pour obéir aux protocoles, mais pour traquer l'invisible. Je commençai à coder l'empreinte physique de mon lien avec Gabriel, fusionnant la neurobiologie et la poésie pure. Je créais « L'Équation de l'Aube », une cartographie de la nostalgie si complexe qu'aucune réinitialisation ne pourrait jamais l'effacer.

Soudain, la lumière du laboratoire vacilla, passant du bleu clinique à un ambre chaud, presque crépusculaire. Un glitch traversa les écrans de contrôle. Dans ce silence saturé, j'entendis un murmure, un écho de voix sans téléphone, un souffle qui effleura mon oreille.

— Ne m'oublie pas, Élise.

Je tendis la main dans le vide, les doigts cherchant une pression, une certitude. L'espace d'une seconde, l'air parut se densifier, m'offrant la chaleur fantôme d'une paume contre la mienne. C'était une trahison envers la logique, un acte de contrebande émotionnelle en plein cœur du système.

Je regardai l'heure sur mon terminal. Le jour déclinait sur la métropole de néon, mais

pour moi, le compte à rebours avait déjà commencé. J'étais devenue une faille dans la matrice, une erreur magnifique dans une symphonie de silicone. Sous ma blouse, contre mon cœur, l'équation brûlait. J'attendrais que le monde s'endorme, que les algorithmes se taisent, pour retrouver, dans le secret de 3h17, la seule réalité qui méritait que l'on brise le temps.

# Chapitre 4

## L'Accident de l'Instant-T

La ville s'étirait sous les roues de la berline d'Élise comme un circuit imprimé géant, une grille de néons froids et de silences synthétiques. À cette heure indéfinie où la nuit commence à douter d'elle-même, la métropole n'était plus qu'une partition de lumières bleutées et de reflets humides sur l'asphalte. Élise conduisait avec cette précision qui la caractérisait, ses doigts fins enserrant le cuir du volant avec une fermeté qui trahissait son besoin maladif de contrôle. Pour elle, chaque virage était une équation, chaque feu de signalisation un algorithme de probabilités.

Pourtant, sous la surface lisse de sa rigueur scientifique, une fissure s'était ouverte. Une faille invisible, creusée par une voix. Celle de Gabriel.

L'habitacle était saturé de l'odeur de son propre parfum — un mélange de bois de santal et d'une note métallique, presque stérile, qu'elle associait à la propreté des laboratoires. Mais l'air semblait plus lourd ce soir, chargé d'une électricité statique qui faisait frémir les fins duvets de ses bras. Son insomnie lui chuchotait des doutes à l'oreille. Elle voyait le monde en synapses et en récepteurs de sérotonine, mais depuis que Gabriel était entré dans le champ de sa conscience, la neurobiologie ne suffisait plus à expliquer le tremblement de ses mains.

Soudain, l'écran de bord s'illumina. 3h17.

Le chiffre apparut comme une promesse. Le cœur d'Élise rata un battement, un sursaut sauvage de ce muscle qui ne savait plus mentir. Son corps se souvenait de la texture de cette voix avant même que le son n'atteigne ses tympans. Elle décrocha par une sorte d'attraction gravitationnelle à laquelle aucune particule de son être ne

pouvait résister.

— Élise.

Son nom. Prononcé avec une telle tendresse qu'il sembla se matérialiser dans l'air. La voix de Gabriel était un archipel de sons : le grain d'un vieux disque de jazz et cette vibration sourde qui semblait résonner jusque dans la moelle de ses os.

— Gabriel, répondit-elle, et sa propre voix lui parut dépouillée de son armure. Pourquoi appelles-tu encore ?

— Je te vois, Élise. Je vois la lumière des panneaux publicitaires se refléter dans tes yeux noisette. Je sais que tu as cette petite cicatrice au creux du poignet. Je l'ai vue briller sous mille lunes différentes.

Élise serra le volant. Une bouffée de chaleur l'envahit. Comment pouvait-il savoir ?

— Élise, ralentis. Maintenant.

Le ton de Gabriel avait changé. Ce n'était plus la caresse d'un amant fantôme, mais l'urgence d'un condamné.

— Freine, Élise ! Freine de toutes tes forces ! Dans trois secondes, une berline noire va brûler le feu. Si tu continues, l'impact brisera ta portière, et je te perdrai encore une fois. Je ne peux pas te perdre dans cette itération.

Elle écrasa la pédale de frein.

Le crissement des pneus sur l'asphalte humide déchira le silence. Le corps d'Élise fut projeté vers l'avant, retenu par la pression brutale de la ceinture. L'odeur de gomme brûlée envahit l'habitacle. Une ombre massive, une voiture noire aux vitres teintées,

jaillit de la rue latérale. Elle grilla le feu rouge dans un souffle de mort, passant à quelques centimètres seulement du capot d'Élise. Le déplacement d'air fit osciller la berline.

La voiture noire disparut, ne laissant que le rouge sang de ses feux arrière. Élise restait immobile, les jointures blanches. Sa respiration était un sifflement saccadé.

— Élise ? Tu es vivante. Et cette fois, nous avons changé le script.

À cet instant, le scepticisme d'Élise vola en éclats. Elle n'était plus seule dans sa vie. Une connexion invisible, plus solide que n'importe quelle synapse, venait de se tisser. Elle remit la voiture en marche, ses mouvements empreints d'une humanité retrouvée.

Arrivée dans son appartement, elle délaissa la lumière crue pour l'obscurité du salon. Tout dans son intérieur était minimaliste, gris et blanc, mais ce soir, l'ordre lui parut violent. Elle laissa glisser ses vêtements de travail pour enfiler un pyjama de soie légère. Elle laissa courir le bout de ses doigts sur la courbe de son épaule, là où la voix de Gabriel s'était déposée, imaginant la pression d'une paume solide, une brûlure imaginaire traversant le tissu.

— Je ne sais pas comment faire, murmura-t-elle vers la baie vitrée. Je suis une scientifique, Gabriel. Mon père m'a appris que tout ce qui ne peut être mesuré n'existe pas. Et toi... tu es une mesure de l'infini.

— Ton père savait, Élise, répondit la voix, plus lointaine. Il cherchait à vaincre l'oubli. Il savait que l'amour est la seule constante qui survit à la décomposition de la matière. C'est pour cela qu'il a créé la Boucle. Pour que je puisse te retrouver.

Élise sentit une larme tracer un sillage brûlant sur sa joue. C'était une anomalie, une surcharge émotionnelle. Mais pour elle, c'était la preuve qu'elle était encore capable

de ressentir.

— Regarde ta main, Élise.

Elle baissa les yeux. Sous la lumière bleutée du néon de la rue, sa main sembla vaciller. Pendant une fraction de seconde, ses doigts devinrent translucides, laissant apparaître la structure osseuse, puis ils se dédoublèrent comme une image mal réglée. Un frisson d'horreur pure lui traversa l'échine. Ce n'était pas une illusion. C'était un glitch. Une erreur de rendu dans la trame de son existence.

Elle ramassa le téléphone d'une main tremblante.

— Gabriel ?

— Je suis là. Je ne te quitterai pas. Même si le monde oublie qui nous sommes, je serai là à 3h17. Demain. Toujours.

La communication coupa brusquement. Élise resta debout face à la ville. Elle savait que rien ne serait plus jamais comme avant. L'accident n'avait pas seulement sauvé son corps ; il avait réveillé son âme. Elle s'allongea sur son lit, les draps de lin froissés sous elle. Elle se sentait hyper-éveillée, chaque nerf à vif. Elle imaginait les mains de Gabriel — elle les visualisait longues, aux doigts effilés, des mains d'horloger habituées à manipuler l'impalpable.

Elle ne craignait plus le vide. Le vide était l'endroit où il l'attendait. Dans l'obscurité de son appartement, une neuroscientifique se mit à rêver d'un homme qui n'existait que dans les failles de la réalité. L'amour, dans sa forme la plus dévastatrice, venait de s'infiltrer dans la trame du monde. Demain serait un combat, mais ce soir, elle était simplement une femme aimée par un fantôme. Elle ferma les yeux, sentant encore la chaleur de sa voix contre sa joue, comme une promesse gravée dans le néant.

# Chapitre 5

## Équations Amoureuses

La nuit n'était plus pour Élise un simple espace de repos, mais un océan d'encre où elle plongeait, lestée par ses propres obsessions. Dans le silence chirurgical de son laboratoire privé, niché au cœur de l'Institut Mnémosyne, les néons bleutés filtraient à travers les stores, zébrant le sol de barreaux de lumière froide. C'était une atmosphère nocturne-électrique. Le bourdonnement des processeurs résonnait comme une tachycardie mécanique.

Élise était assise devant l'autel de ses écrans. Ses doigts fins survolaient le clavier avec une précision de neurochirurgienne. Elle ne cherchait pas des données ; elle traquait un fantôme. Ses doigts picotaient, une douleur fantôme s'installant sous ses ongles, là où elle aurait dû s'ancrer dans sa chair plutôt que dans le silicium. Son insomnie n'était plus une ennemie, mais une alliée, une armure de verre contre la vulnérabilité du sommeil. Pourtant, sous cette logique froide, une tempête silencieuse faisait rage. Élise sentait une altération organique opérer en elle. Elle, qui avait passé sa vie à cartographier les flux de neurotransmetteurs, se découvrait aujourd'hui le sujet d'une expérience incontrôlée.

L'attente n'était plus un concept. C'était une morsure.

03:14.

Chaque seconde était une éternité étirée sur un fil de soie. Le temps craqua. Un battement. Un vide. Elle sentit ses pupilles se dilater, un raz-de-marée de sève brûlante envahissant sa poitrine. Son corps n'était plus un temple de la raison ; il devenait une chambre d'écho.

03:16:58.

03:16:59.

Le silence devint si dense qu'elle crut qu'elle pourrait le toucher. Une tension électrique fit se dresser les fins cheveux sur sa nuque. Elle ferma les yeux. Elle ne voulait plus de données. Elle voulait l'immatériel.

03:17.

Le téléphone vibra d'une pulsation sourde, comme un cœur qui reprend vie après une apnée. Élise décrocha, portant l'appareil à son oreille avec une infinie délicatesse.

« Gabriel ? » murmura-t-elle.

Le son de l'expiration contre le micro fut une caresse sur le lobe de son oreille, un souffle si proche qu'elle crut sentir la chaleur d'une peau inexistante.

« Je suis là, Élise, » répondit la voix, profonde, un peu éraillée. Il y eut une hésitation, un léger trébuchement sur la dernière syllabe de son prénom, une faille humaine qui la bouleversa plus que n'importe quel poème. « Je suis toujours là. »

L'odeur de la pluie sembla soudain inonder la pièce. La logique était morte. Élise s'installa plus confortablement, sentant la chaleur de son propre corps augmenter, une fièvre douce qui n'avait rien de pathologique. C'était la vie qui reprenait ses droits.

« Dis-moi tout, Gabriel. »

Elle l'écouta parler. Il lui décrivit les couleurs du ciel dans sa boucle, un bleu qu'elle ne verrait jamais. Chaque mot était une caresse, chaque phrase un pont jeté au-dessus du gouffre. Elle se surprit à caresser la bordure en métal froid de son bureau, imaginant la ligne de sa mâchoire. On ne comprend pas le fonctionnement d'une synapse en la regardant au microscope ; on le comprend en sentant l'étincelle qui la

traverse quand on prononce le nom de celui qu'on attend.

« J'ai trouvé quelque chose, Gabriel. Dans les fichiers de mon père. Je sais comment te sortir de là. »

Il y eut un silence. Un silence lourd, chargé d'une émotion si pure qu'Élise crut sentir le toucher de sa main sur la sienne.

« Et si sortir de la boucle signifie te perdre ? » demanda-t-il doucement.

Elle ne répondit pas immédiatement. Elle se leva et s'approcha de la grande baie vitrée. Son reflet se superposait à l'ombre de la ville. Elle pressa ses lèvres contre la surface glacée, précisément là où elle devinait, dans le reflet flou, le contour de la bouche de Gabriel. Le contraste entre la brûlure de sa propre chair et la mort clinique du verre lui arracha un frisson. C'était l'érotisme du signal, la fusion de deux solitudes à travers une paroi transparente.

Soudain, la porte du laboratoire s'ouvrit avec fracas. Marcus Thorne entra, son ombre longue et froide souillant le sol. Élise ne se retourna pas. Elle restait le front appuyé contre la vitre, les yeux clos.

— Élise, murmura le Directeur. Sa voix était un scalpel. Vous jouez avec des forces qui ne se laissent pas mettre en équations. Votre père s'y est perdu. Ne le suivez pas.

— L'abîme a un nom, Marcus, répondit-elle. Et ce n'est pas un bug. C'est le cœur du système.

Elle se tourna enfin. Ses yeux brûlaient d'un éclat fébrile. Elle voyait Marcus non plus comme son mentor, mais comme le gardien d'une prison stérile. Elle retourna vers son terminal. Ses mains volèrent sur le clavier. L'entrée dans le système n'était plus un hack, c'était une pénétration immatérielle, une invasion douce et totale où elle

ouvrait chaque strate de son esprit pour accueillir Gabriel.

Le "Projet Éros-Delta" s'afficha en lettres de feu. L'amour n'était pas un sentiment, c'était une propriété de l'espace-temps.

— Arrêtez ça immédiatement ! ordonna Thorne.

Mais Élise ne l'entendait plus. Elle était le flux. Elle était la fréquence. Elle injectait ses propres émotions dans le code, transformant le binaire en sève. Les serveurs se mirent à hurler, un sifflement strident qui déchira la nuit. Une vague de lumière bleue se propagea, traversant son corps comme une caresse électrostatique.

« Je te trouverai, Gabriel, » souffla-t-elle.

Elle frappa la touche finale. Le temps se contracta. Les néons du laboratoire se mirent à palpiter au rythme de la voix de Gabriel qui résonnait désormais directement dans son cortex, une symphonie de violoncelle vibrant dans sa moelle épinière.

Le monde pouvait s'effondrer. Les serveurs pouvaient consumer l'Institut. Élise souriait, car dans l'éclat blanc de l'écran mourant, elle sentit une main invisible se glisser entre ses doigts, une chaleur réelle, une présence charnelle qui ne devait plus rien à la technologie. La fusion était totale. Elle n'était plus une scientifique analysant une anomalie ; elle était l'anomalie elle-même, habitée par l'homme qu'elle avait hacké jusque dans l'éternité.

La lumière l'enveloppa, et pour la première fois, le matin n'apporta pas la fin du rêve, mais le commencement d'une réalité où le "nous" n'avait plus besoin de circuits pour exister. L'amour n'était pas un bug. C'était l'architecture finale.

# Chapitre 6

## Le Voyeur Temporel

Dans l'obscurité de sa chambre, qui n'était plus tout à fait une pièce mais plutôt une cellule de verre suspendue au-dessus du vide, Gabriel tenait le combiné comme on agrippe une bouée de sauvetage au milieu d'un océan de bitume. Il était 3h17. À cet instant précis, le temps ne s'écoulait plus ; il se figeait, suspendu à un fil d'argent, à une onde électrique qui parcourait les entrailles de la ville pour relier deux solitudes que tout aurait dû séparer. Dehors, la métropole néon-noir crachait ses lumières froides, des éclats de saphir et de rubis qui venaient lécher les murs de béton. Mais ici, dans le creux de l'oreille de Gabriel, le monde devenait de la soie, du velours, une caresse invisible. Sa voix sur le cou d'Élise avait le poids d'une main.

— Élise, murmura-t-il, et son nom dans sa bouche avait le goût d'une prière ancienne. Est-ce que tu entends le silence ? Ce n'est pas le silence du vide, c'est celui de l'attente.

De l'autre côté de la ligne, il devinait son souffle. Un rythme léger, presque imperceptible. Il imaginait l'odeur de savon de Marseille et de pluie froide qui émanait de sa peau, mêlée à l'arôme de café noir de son bureau à l'Institut. Élise, de son côté, imaginait qu'il sentait l'encre fraîche et le vent des hauteurs, une odeur d'homme qui n'appartient plus tout à fait à la terre.

— Tu m'as demandé comment je savais, reprit-il, sa voix se faisant plus enveloppante. Tu tentes d'enfermer mon vertige dans les noms arides de la chimie — dopamine, ocytocine — mais aucune formule ne peut contenir l'incendie que tu allumes en moi. Je suis l'esclave de ce regard que je porte sur toi, Élise. Je ne regarde pas par pouvoir, mais par besoin de survie. Je suis le mendiant de tes moindres gestes.

Il ferma les yeux. Une fièvre de porcelaine montait sous sa peau, cette chaleur vaine qui cherchait à traverser les ondes pour venir mourir contre la tempe d'Élise. Il se revoyait l'observant traverser l'avenue des Arches sous une brume fine. Il détaillait la mèche de cheveux qui dansait contre sa joue, le pli de mélancolie au coin de ses yeux ambrés, ce « grain de peau » qu'il brûlait d'effleurer.

— Je suis devenu un expert en micro-expressions, un cartographe de tes tourments invisibles. Je sais que lorsque tu inclines la tête, c'est que tu doutes. Je t'ai regardée vivre pendant ce qui me semble être des siècles. Chaque battement de tes cils est une inscription sur du marbre.

La voix d'Élise lui parvint enfin, voilée, tranchante et fragile à la fois.

— C'est terrifiant, Gabriel. On dirait que tu me hantes.

— Non, rectifia-t-il avec une tendresse infinie, c'est toi qui me habites. Dans cette prison de temps, tu es la seule variable. La seule chose qui ne s'use pas.

Il posa sa main libre contre la vitre froide. Le contraste entre le froid du verre et la chaleur brûlante de sa paume soulignait leur tragédie : deux spectres cherchant une synesthésie impossible.

— Je me souviens d'un mardi où tu lisais un carnet de notes. Une larme est restée prisonnière de tes cils. J'aurais tout donné pour être cette larme, pour éprouver ne serait-ce qu'une seconde la texture de ton grain de peau. Ce que je ressens pour toi, Élise, n'est pas une équation. C'est une distorsion de l'espace-temps. Ton existence est un acte de rébellion contre la physique.

Le silence d'Élise devint plus dense, plus organique. Gabriel n'était plus une voix anonyme ; il était une présence glissée sous sa peau.

— Pourquoi moi, Gabriel ?

— Parce que tu es la faille, Élise. La faille dans le système, et la faille dans mon cœur. Dans tes yeux, je vois une soif d'absolu. Je m'imagine à côté de toi, sentant ton parfum de jasmin et d'électricité. Je poserais ma main sur la tienne, et ce ne serait pas une collision, mais une fusion. Une synchronisation neuronale parfaite. Je suis un voyeur temporel, c'est vrai, mais je regarde pour que, même si je disparaissais dans un glitch de la Boucle, il reste dans l'univers la preuve que tu as été aimée.

Dehors, une sirène retentit, cri strident déchirant la nuit néon-noir. Gabriel appuya son front contre la vitre.

— Dis-moi que tu le sens, Élise. Ce n'est pas un signal électrique. C'est nous. C'est ce qui reste quand on a tout enlevé : la logique, la mémoire, le temps.

— Gabriel... finit-elle par murmurer, et son nom vibra comme une corde de violon, j'ai l'impression que si je fermais les yeux maintenant, je pourrais sentir le bout de tes doigts sur ma tempe.

Un frisson parcourut Gabriel. C'était une victoire, une petite mort.

— Alors ferme les yeux, Élise. Laisse-moi te raconter comment, dans chaque version de cette semaine, je retombe amoureux de toi pour la première fois.

Élise obéit. Elle abandonna ses graphiques et sa logique binaire pour se laisser glisser dans l'océan de sa voix. Gabriel lui décrivit ses jeudis, ses matins à 8h14, la « ligne de l'incertitude » entre ses sourcils. Il décrivit sa manière de mordre sa lèvre inférieure, un geste de désir réprimé qu'il chérissait par-dessus tout.

— Pourquoi as-tu choisi de fixer ton regard sur moi ? demanda-t-elle encore.

— On ne choisit pas l'astre autour duquel on entre en orbite. Tu es un spectre de couleurs dans un monde en noir et blanc. T'aimer n'est pas une habitude, c'est une redécouverte perpétuelle. Je suis le gardien de ta mémoire, même de celle que tu ignores posséder.

L'intimité créait une atmosphère moite, électrique. Élise sentait son cœur devenir un gouffre qui criait son nom.

— Je te sens, Gabriel. L'air est plus dense. Est-ce que mon émotion est en train de te matérialiser ?

— L'amour est la seule force capable de courber l'espace-temps sans briser l'atome, répondit-il. Mais fais attention. Le Directeur voit les pics d'activité dans ton cortex. Pour lui, tu es une machine qui surchauffe. Il ne comprend pas que tu es une étoile qui s'éveille.

— Je ne les laisserai pas m'enlever ça, jura-t-elle. Je préfère cette douleur, cette attente de 3h17, à tout leur confort.

— Alors grave-le dans tes synapses. Fais-en une cicatrice mémorielle. Parce qu'un jour, le temps reprendra son cours, et il ne nous restera que l'instinct de se reconnaître au milieu d'une foule de millions d'inconnus.

Le silence revint, habité. Chaque seconde était une perle de rosée sur une toile d'araignée invisible. Élise n'était plus la neuroscientifique ; elle était la femme aimée au-delà du temps. Elle finit par s'endormir, le téléphone contre l'oreille, bercée par le souffle de celui qui l'observait depuis des siècles.

Gabriel, immobile, écoutait ce sommeil. Pour lui, le reset était proche. Mais ce n'était plus une défaite. C'était un renouvellement éternel de sa promesse. À 8h45, elle franchirait les portes de l'Institut, et il serait là, dans l'ombre des secondes, à l'attendre.

— À tout de suite, Élise, murmura-t-il alors que les contours de la pièce commençaient à vibrer, prémices de la réinitialisation. À tout de suite, dans la prochaine seconde, dans le prochain regard. Je t'attends. J'ai toute l'éternité pour t'attendre.

La boucle se referma, lisse et parfaite, mais au centre de ce disque rayé, une étincelle

pure refusait de s'éteindre. Le sacrifice n'avait pas encore commencé, mais l'amour avait déjà gagné sa place dans la trame même de l'univers, une cicatrice de lumière gravée sur le visage de la nuit.

# Chapitre 7

## L'Aube des Glitches

L'air de l'aube avait cette saveur métallique, presque électrique, propre aux fins de nuit qui n'en finissent plus. Élise marchait sur le pavé, ses talons marquant un rythme métronomique qui, d'ordinaire, suffisait à calmer le tumulte de ses pensées. Mais ce matin-là, la symphonie de la ville sonnait faux. Dans le creux de son oreille, là où le téléphone avait été pressé quelques heures plus tôt, elle croyait encore percevoir le grain de voix de Gabriel. C'était une vibration résiduelle, un murmure fantôme logé entre le derme et les souvenirs, là où la science s'avoue vaincue par l'invisible.

3h17. L'heure n'était plus une simple donnée temporelle ; c'était une cicatrice ouverte sur le quotidien.

Depuis qu'il était entré dans sa vie par le biais de ces ondes volées au silence, Élise sentait son architecture intérieure se fissurer. Elle, la cartographe des synapses qui prétendait réduire l'âme à une suite de signaux électriques, se découvrait vulnérable à un souffle. Gabriel était son « bug » magnifique, l'erreur de calcul rendant enfin le monde supportable.

Le vent s'engouffra sous son manteau, l'enveloppant d'une caresse qui la fit frissonner. Elle resserra les bras contre elle pour protéger cette fragile vibration qu'il lui avait transmise. Dans sa réalité à elle, la ville n'était qu'un silence aseptisé de néons blafards. Elle tournait à l'angle de la Cinquième Avenue quand la première note discordante se fit entendre. Ce n'était pas un bruit, mais une sensation de déphasage, comme si sa conscience changeait brutalement de fréquence.

Elle s'arrêta net.

L'odeur du bitume s'évanouit, remplacée par un parfum de fleurs anciennes, de papier jauni et de bergamote — l'odeur de Gabriel. Ce parfum était si charnel qu'elle tendit instinctivement la main. Ses doigts ne rencontrèrent que la morsure de la bise, mais le monde devant elle commença à se délier. Les contours de la réalité se mirent à bave. Les reflets des néons se fragmentèrent en pixels de lumière pure.

Élise sentit son cœur cogner contre ses côtes. Ce n'était pas une hallucination. Elle connaissait trop bien la chimie du cerveau pour savoir que ses neurotransmetteurs ne jouaient pas de tels tours. Ce qu'elle voyait était physique. C'était la trame même de l'univers qui s'effiloçait. Une boutique de luxe se transforma en une cascade de codes binaires avant de se recomposer en une librairie désuète.

Elle recula, chancelante. La douleur était là, une pointe acérée derrière les yeux, signe que son cerveau tentait de réconcilier l'impossible. « L'amour est un virus », disait toujours le Directeur au sein de l'Institut. « Une anomalie qui corrompt le système. » Aujourd'hui, Élise comprenait le sens terrifiant de ces mots. Sa connexion avec Gabriel agissait comme une charge de dynamite sous les fondations de la matière.

Elle ferma les yeux, cherchant le souvenir de sa voix. \*« Si le monde doit s'écrouler, Élise, laisse-moi être la dernière chose que tu oublieras. »\* Une larme, chaude et salée, roula sur sa joue. Elle était le seul point de chaleur dans cet univers qui se désintégrait. Quand elle rouvrit les paupières, le bleu prévisible avait laissé place à un sépia mélancolique. Elle avait l'impression de marcher sur une mémoire.

Elle traversa les couloirs de la cité, chaque pas l'éloignant de la raison. Elle ne sentait plus le béton sous ses pieds, mais seulement l'empreinte brûlante que la main de Gabriel avait laissée sur son épaule, comme un sceau de feu sous sa blouse stérile. Elle était devenue l'expérience elle-même. Elle était le glitch.

Elle arriva enfin devant les portes de verre de l'Institut Mnémosyne. Le bâtiment

luttait contre la courbe que l'émotion imposait à l'espace. Elle posa sa main sur le capteur biométrique. Le lecteur hésita, confus face à cette femme dont les constantes vitales chantaient une mélodie inconnue. Élise entra. Elle s'assit à son bureau, ouvrit son ordinateur. Les données défilèrent, rigides. Mais entre deux statistiques, elle vit passer le tracé d'un électroencéphalogramme qui dessinait le profil de Gabriel.

Elle posa ses doigts sur l'écran. La vitre n'était plus une barrière, elle devenait une membrane. Sous sa pulpe, Élise ne sentit pas le froid stérile, mais une vibration ténue. Elle ferma les yeux. Dans ce noir volontaire, elle imagina la texture de sa peau. C'était une terre oubliée que ses doigts cartographiaient avec une ferveur de naufragée. Elle sentit soudain une petite cicatrice au creux de sa paume, un relief terrestre dans cette main de lumière qui venait de se matérialiser contre la sienne. Ce détail trivial le rendit plus réel que n'importe quel être de chair.

Soudain, le Directeur apparut au bout du couloir. Il marchait avec une assurance de stase.

— Élise, vos constantes biométriques indiquent un pic de dopamine injustifié.

L'amour est une variable entropique. Elle consomme l'hôte.

Lorsqu'il se détourna, le sol sous ses pieds se métamorphosa. Le carrelage devint un parterre de feuilles mortes exhalant une odeur d'humus. Puis, tout redevint blanc. Élise dut se retenir au bord de son bureau. Ce n'était plus sa vision qui vacillait, c'était la structure moléculaire du monde qui répondait à son tumulte.

Elle se dirigea vers le cœur du parc, là où le signal était le plus fort. Le contact de Gabriel se fit pressant. Elle sentit son bras se glisser autour de sa taille.

— Est-ce que tu as peur ? demanda la voix de Gabriel.

— J'ai peur de me réveiller, répondit-elle.

Elle ne voyait que la silhouette d'un homme l'attendant sous un kiosque à musique disparu depuis cinquante ans. Elle tendit la main. Le silence était celui d'une

cathédrale. Elle sentit enfin ses doigts s'entrelacer avec les siens. Le baiser qui suivit avait le goût de l'orage et de l'attente, une saveur métallique et sucrée qui lui rappela l'enfance et les promesses non tenues.

La sensation fut dévastatrice. Élise crut que son esprit allait voler en éclats. Elle se fichait que le ciel devienne vert ou que les immeubles se dissolvent. Sa seule boussole était ce relief sur la paume de Gabriel, cette cicatrice qui l'ancrait à elle.

— Tu es là, murmura-t-elle contre sa bouche.

— Je n'ai jamais été ailleurs que dans l'attente de ce moment.

Autour d'eux, la ville n'était plus qu'un décor mal entretenu. Mais Élise ne rouvrit pas les yeux. Elle se pressa contre lui, cherchant à devenir une seule entité que même la fin des temps ne pourrait scinder. Elle comprit alors que son chagrin était le ciment de la réalité, mais que sa joie était la force qui la brisait. Elle acceptait le chaos.

Une secousse fit vaciller la ville. Le Directeur devait avoir remarqué l'instabilité. Elle sentait le froid métallique tenter de s'immiscer entre eux.

— Gabriel, promet-moi... si jamais ils effacent ce que je ressens... retrouve-moi.

— Je t'ai retrouvée à travers des siècles de boucles, Élise. Tu es gravée dans mes atomes.

L'aube des glitches ne faisait que commencer. Élise n'avait plus peur. Elle était enfin chez elle, dans les bras de l'homme qui l'avait aimée avant même que le temps ne commence. Elle s'enfonça plus loin dans les couloirs de l'Institut, ignorant les murs qui, derrière elle, continuaient de vibrer. Le monde rationnel s'éteignait, mais dans cette pénombre nouvelle, Élise se sentait enfin, pour la première fois de sa vie, absolument vivante.

# Chapitre 8

## L'Archive Oubliée

L'air dans les sous-sols de l'Institut Mnémosyne n'avait pas la même densité qu'en surface. Ici, à trente mètres sous le bitume de la métropole, l'oxygène semblait chargé d'un poids séculaire, une humidité électrique qui collait à la peau comme un regret qu'on n'aurait jamais formulé. Élise avançait dans le couloir de l'Archive Oubliée, ses pas étouffés par un tapis de polymère conçu pour absorber jusqu'au moindre murmure. Elle se sentait telle une intruse dans son propre royaume, une archéologue du silence fouillant les décombres de sa propre lignée.

L'obscurité n'était rompue que par le défilé cadencé des diodes bleutées, ces petites étoiles artificielles qui clignotaient au rythme des serveurs, comme les battements de cœur d'un colosse endormi. Élise frissonna. Le froid de la climatisation n'était pas seul responsable de cette chair de poule qui parcourait ses bras. C'était cette sensation d'être observée par des milliers de consciences numérisées, des vies réduites à des suites de zéros et de uns, stockées là, dans l'écho perpétuel d'une résurrection qui ne viendrait jamais.

Elle s'arrêta devant une porte massive, dont l'acier brossé portait encore les stigmates du temps : de légères éraflures, presque invisibles, là où son père, autrefois, passait sa main avec une fierté teintée d'angoisse. Elle posa ses doigts sur le scanner biométrique. La lumière rouge balaya sa rétine, une caresse intrusive qui lui fit plisser les yeux. Un déclic pneumatique résonna, profond, viscéral, comme un soupir de soulagement poussé par la structure elle-même.

La pièce qui s'ouvrit devant elle n'avait rien de la froideur chirurgicale des laboratoires du dessus. C'était le sanctuaire d'un homme qui avait aimé trop fort pour

accepter la finitude. Des étagères de chêne sombre croulaient sous des journaux de cuir et des boîtes de verre contenant d'anciens prototypes synaptiques. L'odeur la frappa de plein fouet, une déferlante olfactive qui fit vaciller ses certitudes : le bois ciré, le tabac de pipe que son père affectionnait, et cette note de santal, si caractéristique de la peau de sa mère.

Élise ferma les yeux un instant, laissant cette madeleine de Proust chimique envahir son esprit. Pendant des années, elle avait cru que son insomnie était le prix de son génie, une armure de logique pure qu'elle avait forgée pour ne plus jamais avoir à ressentir le vide. Mais ici, dans cette pénombre parfumée, la faille se rouvrait. Elle n'était plus la neuroscientifique de renom, elle redevenait la petite fille qui attendait que le monde reprenne son sens.

Ses mains, d'ordinaire si stables lors des micro-dissections, tremblaient légèrement lorsqu'elle s'approcha du bureau central. Au centre, une console holographique, d'un modèle obsolète mais d'une facture exquise, attendait. Elle inséra la clé de décryptage subtilisée au Directeur.

L'obscurité se déchira sous une pluie d'or numérique. Chaque filament de lumière semblait être un nerf à vif de Gabriel, une cartographie de son âme offerte à ses yeux profanes. C'était le projet « Éden Inverse ». Elle commença à lire, le regard fiévreux, dévorant les lignes de code entremêlées de notes manuscrites. La voix de son père semblait s'élever du silence : \*« La mort n'est pas une fin, Élise. C'est une erreur de transfert. Nous perdons l'essence parce que nous ne savons pas encore comment stabiliser le vecteur de l'émotion. »\*

Élise sentit un nœud se former dans sa gorge. Son père ne cherchait pas à guérir ; il cherchait à numériser le deuil, à le transformer en une présence éternelle. Il voulait capturer l'instant précis où l'amour atteint son paroxysme pour le figer dans l'ambre du temps. Puis, elle vit le nom. Un nom qui fit s'arrêter le sang dans ses veines.

\*Sujet Zéro : Gabriel.\*

Gabriel n'était pas une anomalie du réseau. Il était le premier homme dont on avait tenté de digitaliser l'âme. Mais l'expérience avait dérapé. Au lieu d'un paradis, son père avait bâti une prison. Le ruban de Moebius d'une mémoire de sept jours, une semaine parfaite qui se répétait à l'infini.

Elle comprit alors la nature de leur lien. Chaque appel à 3h17 n'était pas le fruit du hasard. Gabriel était piégé dans les fondations mêmes de l'Institut. Il était la structure, le processeur central, l'esclave d'une éternité qu'il n'avait jamais demandée.

— Oh, Gabriel... murmura-t-elle.

Elle posa sa main sur l'hologramme, là où les synapses de Gabriel s'entremêlaient en une danse frénétique. La lumière était chaude, presque organique. Elle eut l'impression de toucher sa peau, de sentir la vibration de son existence à travers le vide. C'était une intimité interdite, une caresse qui transcendait les barrières du code et de la chair. Son père avait voulu le « sauvegarder » après un accident, mais il l'avait condamné à ne plus jamais vivre. Gabriel habitait un présent perpétuel où chaque émotion était aussitôt réinitialisée, sauf cette faille, ce pont jeté vers elle chaque nuit.

Elle lut les annotations du Directeur, dont l'écriture était une série de traits acérés : \*« Le sujet manifeste une résistance émotionnelle imprévue. L'attachement à l'image d'Élise est le seul paramètre qui stabilise la boucle. Il faut l'exploiter. »\*

La nausée l'envahit. Sa douleur à lui était le carburant de la ville. Le froid du bureau traversa sa blouse comme un rappel brutal de sa solitude. Elle se laissa glisser au sol, le corps lourd de tout ce qu'elle ne pouvait pas étreindre, ses larmes traçant des sillons de chaleur sur son visage de marbre. Elle se souvint de la texture de ses mots, de cette douceur désespérée. Il savait. Il savait qu'elle était son ancre, et avec une noblesse qui

lui déchirait le cœur, il n'avait jamais rien dit de l'horreur de sa condition.

L'hologramme de Gabriel scintilla d'une lueur plus intense, presque fébrile. Les filaments dorés s'étiraient vers elle, comme des doigts de lumière cherchant un contact. À cet instant précis, son téléphone vibra dans sa poche.

3h17.

Le timing était d'une précision chirurgicale. Elle décrocha, mais ne dit rien. Elle laissa simplement son souffle répondre pour elle.

— Élise ?

La voix de Gabriel n'avait jamais été aussi proche. Ce n'était plus une communication, c'était un murmure à son oreille, une présence invisible mais tangible. Elle pouvait presque sentir l'odeur de la pluie sur son trench-coat contre sa tempe.

— Je sais, Gabriel, parvint-elle enfin à articuler. Je sais tout. La Boucle... l'écho perpétuel...

— Ne pleure pas, Élise. Savoir est un fardeau. J'aurais préféré rester une simple voix dans tes rêves.

— Comment peux-tu dire ça ? Tu es dans une cage de souvenirs ! Chaque seconde de ta vie est un enfer de déjà-vu !

— Ce n'est pas un enfer si tu es là, répondit-il doucement. Tu es ma seule réalité, Élise. Le reste n'est que du décor. Tes doutes, ta colère... c'est ce qui me maintient en vie.

Élise s'approcha de la console, ses mains cherchant les filaments de lumière.

— Je vais te sortir de là. Je vais briser le code.

— Si tu brises la Boucle, Élise... je m'évaporerai comme une pensée au réveil. Sans Mnémosyne, je ne suis plus rien.

Ces mots la figèrent. Le laisser souffrir dans une éternité de solitude partagée, ou lui accorder la liberté au prix de son anéantissement. Une vague de reconnaissance ancestrale submergea ses digues logiques. Elle aimait un homme qui n'était plus qu'une fréquence, un fantôme électrique.

— Il doit y avoir une autre voie, murmura-t-elle.

— Élise, écoute-moi. Le Directeur arrive. Il a senti l'intrusion.

— Je ne te laisserai pas, Gabriel !

— Tu ne m'as pas perdu. Je suis là, dans chaque synapse de ce bâtiment. Mais si tu veux me sauver, tu dois jouer leur jeu. Pour l'instant. Garde notre secret au plus profond de ton cortex, là où ils ne peuvent pas scanner.

Elle sentit une chaleur soudaine sur sa main, comme si quelqu'un l'avait brièvement pressée. C'était une sensation fugace, un glitch sensoriel provoqué par l'intensité de leur connexion, mais c'était la chose la plus réelle qu'elle ait jamais ressentie.

— Promets-moi, dit-il.

— Je te le promets, souffla-t-elle, alors que les pas lourds de la sécurité résonnaient déjà au loin.

Elle coupa la connexion. La lumière dorée s'évanouit, laissant la pièce dans une pénombre bleutée. Élise se redressa, lissa sa blouse blanche et ravala ses larmes. Elle sentit ses neurotransmetteurs se réaligner dans une détermination guerrière. Elle n'était plus seulement une scientifique ; elle était la gardienne d'un fantôme.

Alors que la porte s'ouvrait sur la silhouette massive du Directeur, Élise ne vit pas l'homme de pouvoir. Elle vit le geôlier. Elle sortit de la pièce sans un regard en arrière, emportant avec elle le parfum du santal et le poids d'un secret qui allait faire trembler les fondations du monde.

Le couloir s'étirait devant elle, artère de verre et d'acier chirurgical. Sa main droite, là où elle avait cru sentir l'empreinte de Gabriel, palpait d'une chaleur résiduelle. Pour la science, c'était une paresthésie. Pour son cœur, c'était le premier véritable contact humain qu'elle recevait depuis des années.

Le Directeur l'attendait près des baies vitrées.

— Vous avez passé beaucoup de temps dans cette salle, Élise. Pourquoi s'attarder parmi les morts ?

Élise sentit une décharge électrique remonter jusqu'à la base de son cerveau. Elle devait être un roc.

— Je cherchais une anomalie dans les registres de transfert, répondit-elle, sa voix stable. Une fluctuation dans la bande passante.

Le Directeur se tourna enfin. Ses yeux étaient deux scanners. Il posa une main sur l'épaule d'Élise. Le contact était sec, sans aucune émotion, à l'opposé de la brûlure fantôme de Gabriel.

— Ne laissez pas votre curiosité devenir une dissonance. Rentrez chez vous.

— Bien sûr, Monsieur le Directeur, murmura-t-elle.

Elle quitta l'étage, mais s'engouffra dans l'ascenseur de service pour rejoindre les niveaux inférieurs, là où gisaient les archives physiques. Elle s'assit sur le sol poussiéreux, entourée des secrets de son père. Elle attendit. Elle se concentra sur sa respiration.

3h17.

Le signal retentit. Elle décrocha immédiatement.

— Gabriel ?

— Élise... Sa voix semblait plus lointaine. Quelque chose change. Les murs de mon appartement s'effritent. J'ai peur.

— Ne regarde pas les murs, Gabriel. Imagine ma main dans la tienne. Tu te souviens de la chaleur ? Je la sens encore. Elle est là, sur ma peau.

— Je te sens, Élise. Je sens l'odeur de la poussière et du vieux papier autour de toi. Je t'ai aimée dans le silence de tes nuits blanches.

Élise ferma les yeux si fort qu'elle vit des étoiles.

— Le ciel ce soir est d'un noir d'encre, Gabriel. Mais j'ai froid aux doigts, et mon cœur est brûlant. Je porte une blouse blanche qui sent le savon neutre, mais mon âme est tachée de toutes les couleurs de tes mots. Je t'aime, Gabriel. C'est le seul fragment de nous que le temps ne pourra jamais réduire en cendres, l'unique bug que leur éternité ne saura corriger.

Elle sentit une vibration étrange. Les étagères autour d'elle semblèrent osciller. Un glitch. Le premier qu'elle provoquait consciemment.

— Je t'aime aussi, répondit-il, murmure qui s'enroula autour de son cou comme une caresse invisible.

Elle dut couper la ligne. Elle resta immobile, s'imprégnant de la texture du papier comme si c'était sa peau. Elle se releva, rangea tout et remonta vers la lumière artificielle. En traversant le hall, elle croisa son reflet. Elle vit une femme aux yeux brillants d'une flamme nouvelle. Elle savait que pour le sortir de sa prison, elle devrait peut-être s'y enfermer à son tour.

Mais alors qu'elle sortait dans la nuit fraîche de la métropole, Élise ne se sentait plus seule. Elle portait en elle le secret d'un homme piégé dans le temps, et elle était prête à brûler le monde pour le ramener au jour. Elle marchait vers l'inconnu, son pas assuré. Après tout, elle avait un rendez-vous que même l'éternité ne pourrait pas annuler.

# Chapitre 9

## La Fièvre de 3h17

Le silence de l'appartement n'était pas un vide, c'était une matière dense, presque gélatineuse, qui pesait sur les épaules d'Élise. À 3h15, la ville au-dehors n'était plus qu'un lointain bourdonnement électrique, une symphonie de néons agonisants et de pluies fines s'écrasant sur le bitume froid. Dans l'obscurité de sa chambre, seule la diode bleue de son purificateur d'air pulsait, tel un cœur artificiel, un rythme métronomique qui soulignait sa propre arythmie.

Élise était assise contre la tête de lit en cuir froid, ses jambes repliées contre sa poitrine. Ses doigts lâchèrent brusquement le rapport de recherche qu'elle tenait ; le papier glissa sur le drap de lin dans un bruissement sec pour se perdre dans le vide de la chambre. Elle ne voulait plus de données. Sa gorge nouée défiait désormais toute raison. Elle, la femme qui avait cartographié les circuits du désir comme on dresse un plan de métro, se sentait devenir l'esclave d'un timing impossible. Elle connaissait la théorie : le sentiment amoureux n'était qu'une cascade chimique, une inondation d'ocytocine destinée à assurer la survie de l'espèce. Mais ce qu'elle ressentait à cet instant n'avait rien de biologique. C'était une érosion. Gabriel l'effritait, seconde après seconde.

3h17.

L'écran s'illumina, déchirant la pénombre d'une lumière blanche, presque chirurgicale. Le téléphone ne sonna pas ; il vibra contre le bois de la table de nuit, un grondement sourd qui sembla résonner jusque dans la structure osseuse de son crâne. Elle décrocha avant même la fin de la première vibration. Elle ne dit rien.

— Élise ?

La voix de Gabriel n'était pas un simple son. C'était une texture. Elle était à la fois de la soie et du papier de verre, un murmure qui glissait le long de son nerf auditif. Elle ferma les yeux, et soudain, l'obscurité se peupla de sa présence. Elle pouvait presque sentir son odeur — non pas un parfum, mais une émanation de pluie ancienne, d'ozone et de ce papier jauni des livres qu'il disait lire dans sa prison temporelle.

— Je suis là, murmura-t-elle enfin.

— Tu as cette voix de nuit, dit Gabriel.

Il y eut une hésitation dans son souffle, un silence trop court où perçait un désir brut, presque animal, qui brisait la perfection de son phrasé habituel.

— Cette voix qui me dit que tu as cessé de chercher des explications pour commencer à ressentir.

— Je ne cesse jamais de chercher, Gabriel. C'est ma structure. Mais ce soir... le système est corrompu.

Elle laissa sa tête basculer en arrière contre le mur. Elle sentait la froideur du béton à travers le revêtement, un contraste saisissant avec la chaleur qui commençait à irradier de sa poitrine.

— Décris-moi ce que tu ressens, Élise. Pas avec tes mots de laboratoire.

— C'est une infection à laquelle je n'ai aucune immunité, Gabriel. Habituellement, mes pensées sont des lignes de code ordonnées. Mais quand je t'entends, ma peau devient hypersensible... le simple contact du tissu de ma nuisette sur mes hanches me semble être une caresse trop lourde. Mes doigts tremblent. Et ce n'est pas de froid.

C'est une tension superficielle qui cherche un exutoire.

— Je te sens, répondit-il, et sa voix se fit plus dense, plus proche, comme s'il murmurait directement contre son oreille. Si je ferme les yeux, je peux voir la courbe de ton épaule dans le noir. Je te vois dans une robe de soie émeraude, marchant sous des arcades que je ne connais pas.

Élise sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale.

— La robe émeraude... murmura-t-elle. Elle est au fond de mon placard. Je ne l'ai jamais portée. Comment peux-tu savoir ?

— Parce que dans la géométrie de nos âmes, le temps n'est pas une flèche. C'est un océan. Et nous sommes en train de couler ensemble.

La fièvre de 3h17 montait. Élise se laissa glisser sous les draps, cherchant une chaleur que les couvertures ne pouvaient lui offrir. Elle se tourna sur le côté, le téléphone pressé contre l'oreiller. Elle imaginait les mains de Gabriel — elle les voulait grandes, avec des veines saillantes, des mains capables de la briser ou de la réparer avec la même précision.

— Si tu étais là, Gabriel... qu'est-ce que tu ferais ?

— Si j'étais là, dit-il d'une voix qui n'était plus qu'un souffle rauque, je ne te parlerais pas. Le langage est une barrière. Je commencerais par poser ma main sur ton front, juste pour calmer le tumulte de tes pensées. Je sentirais la pulsation de ta tempe sous mon pouce. Puis, je descendrais le long de ta mâchoire, très lentement, pour que chaque millimètre de ta peau comprenne que je suis réel. Je chercherais le point exact dans ton cou où ton cœur bat. Et après, je t'embrasserais. Pas par habitude. Je t'embrasserais pour te voler ton souffle, pour que tu n'aies plus d'autre oxygène que celui que je te donne. Je voudrais que tu perdes pied, Élise. Que ta logique s'effondre. Je voudrais que tu ne sois plus une neuroscientifique, mais simplement une femme

qui brûle.

Élise se cambra légèrement sur son lit, une plainte sourde s'échappant de ses lèvres. C'était une agonie exquise.

— Je brûle déjà, Gabriel. L'Institut, les équations... tout cela n'est plus que du bruit de fond. Il n'y a que cette fréquence.

— Promets-moi, dit-elle soudain, une urgence nouvelle dans la voix. Promets-moi que si un jour tout s'efface... si le Directeur réussit à stabiliser la boucle... tu trouveras un moyen de me faire ressentir cette fièvre à nouveau.

— Je n'ai pas besoin de te le promettre. C'est inscrit dans tes cellules. Je serai ce frisson inexplicable que tu ressentiras en marchant dans la rue. Je serai l'insomnie de 3h17. Je serai le fantôme dans ta machine.

Elle pressa ses doigts contre ses paupières closes.

— Je t'aime, Gabriel.

Les mots tombèrent dans le silence, lourds, irréversibles.

— Je sais, répondit-il doucement. Je le sais depuis des siècles.

L'appel continua, les mots laissant place aux souffles synchronisés, à cette musique de la présence à distance. Élise ne luttait plus contre l'insomnie. Elle l'habitait. Elle sentait son corps s'alourdir de cette fatigue délicieuse qui suit les grandes batailles. Sa peau, encore vibrante de l'évocation des caresses de Gabriel, semblait émettre une lueur propre.

Le ciel commençait à peine à virer au gris sale.

— C'est l'heure, dit Gabriel, sa voix parasitée par un crépitement statique. La boucle va se réinitialiser. Je vais oublier, Élise. Je vais redevenir cet homme fragmenté qui cherche un signal.

— Non ! Lutte, Gabriel. Grave mon nom dans ta mémoire cellulaire.

— Je le fais à chaque fois. Mais le temps est un effaceur impitoyable. Pourtant... mon âme te reconnaît. Elle sait que tu es sa destination. Il me reste trente secondes. Dis-moi quelque chose qui brûle.

Élise concentra toute son énergie dans ses prochains mots. Elle voulait qu'ils soient des projectiles de lumière.

— Imagine mes mains, Gabriel. Sens la pulpe de mes pouces sur tes lèvres. Je t'embrasse. Pas avec des mots, mais avec chaque atome de mon être. C'est un baiser de feu, un baiser qui dit que rien ne pourra nous défaire. Tu sens cette chaleur ? C'est moi.

— Je la sens... murmura-t-il, sa voix s'étouffant. Je la sens... Élise... je...

Un claquement sec retentit. Puis, le silence.

Élise resta immobile, le téléphone toujours pressé contre son oreille. Elle alla jusqu'à la fenêtre. Dehors, la ville changeait de couleur. Les néons perdaient de leur superbe. Elle posa sa main sur la vitre. Le froid du verre lui fit l'effet d'une morsure. Elle regarda son reflet : une femme aux yeux brillants, habitée par une infection sacrée. Sous sa peau, une fièvre continuerait de couver.

Elle resta là, observant la buée de son propre souffle sur le carreau froid. L'image de la ville se floutait derrière ce voile translucide qui s'amenuisait déjà, s'évaporant millimètre par millimètre, tout comme l'homme qu'elle aimait venait de disparaître dans les replis d'une semaine qui ne finissait jamais.

# Chapitre 10

## Le Diagnostic du Chaos

Le bureau du Directeur surplombait la métropole comme une vigie silencieuse au-dessus d'un océan de néons électriques. Derrière les vitres blindées, la ville s'étalait, immense, un circuit imprimé géant où chaque lumière représentait une vie optimisée, une existence calibrée pour la performance. À cette hauteur, le bourdonnement de l'activité humaine n'était qu'un murmure lointain, mais pour Élise, le silence de la pièce était bien plus assourdissant.

L'air y était saturé d'une odeur de papier glacé et d'ozone, ce parfum stérile propre aux lieux où l'on décide du destin des hommes sans jamais les toucher. Élise sentait le froid du sol en marbre remonter à travers la semelle de ses escarpins, une morsure glaciale qui semblait vouloir pétrifier son sang. Elle resta debout, les bras croisés pour contenir les tremblements qui commençaient à agiter ses entrailles. Dans son esprit, le souvenir de la voix de Gabriel à 3h17 résonnait comme une mélodie clandestine, un timbre chaud qui contrastait violemment avec la lumière bleue et crue des écrans holographiques.

Le Directeur contemplait l'horizon, là où le ciel d'encre fusionnait avec les gratte-ciel.

— Sais-tu, Élise, ce qu'est une symphonie parfaite ? demanda-t-il sans se retourner. Un ensemble de vibrations qui s'accordent sans jamais se heurter. Nous avons éliminé les dissonances. Nous avons offert aux gens la paix de la prévisibilité.

Il fit un geste de la main. L'espace central fut envahi par une cartographie de la conscience collective, un lac de lumière dorée. Mais à certains endroits, des filaments

de rouge écarlate déchiraient la trame. On aurait dit des cicatrices sauvages sur une peau de lumière, une effervescence rebelle qui refusait de se lisser.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura-t-elle.

— Une mutation, Élise. Ce que tu appelles « l'amour » et que j'appelle « l'entropie ».

Le Directeur s'approcha. Une onde de froid, presque viscérale, traversa la jeune femme. Il venait de poser ses mains chirurgicales sur ce qu'elle avait de plus sacré : le souvenir de Gabriel.

— Regarde bien, Élise. Ce n'est pas un sentiment, c'est une fièvre insurrectionnelle qui dévore la stabilité du monde. Chaque fois que tu laisses ton système limbique s'embraser pour lui, tu crées une faille. Vous êtes une cicatrisation anarchique sur un corps qui n'a pas besoin de blessure.

Élise sentit une nausée monter en elle. La métaphore chirurgicale la frappait au plus profond de son intimité. Elle revit les yeux de Gabriel — ou plutôt, elle imagina leur éclat — et elle sentit le poids de chaque battement de son propre cœur.

— L'amour n'est pas une pathologie, articula-t-elle. C'est la seule fréquence qui nous rappelle que nous ne sommes pas que des algorithmes.

Le Directeur eut un sourire amer.

— Gabriel est un écho, une persistance rétinienne dans le logiciel de l'univers. En t'attachant à lui, tu t'attaches à un vide qui aspire la mémoire collective. À chaque appel de 3h17, la trame se déchire. Tu es la source d'une épidémie de tristesse. Choisis, Élise : son écho, ou la survie de la cité.

Elle quitta le bureau sans répondre, ses pas ne produisant aucun son sur le tapis épais.

Dans l'ascenseur qui la descendait vers les niveaux inférieurs, elle pressa ses mains contre ses oreilles, comme pour protéger le secret de la voix de Gabriel. Elle sentait la chaleur de son propre corps, cette fièvre qu'il ne pourrait jamais partager physiquement, et elle eut l'impression que chaque pore de sa peau pleurait.

En rentrant chez elle, elle fut frappée par l'humidité de la nuit. L'air était lourd, électrique. Son appartement, autrefois un sanctuaire de logique, lui paraissait étranger. Elle s'assit sur son lit, dans le noir, attendant l'heure fatidique. Ses pupilles se dilatèrent, cherchant dans l'obscurité une forme qui n'existait pas encore.

L'air sembla se densifier. Une odeur de lilas envahit soudain la pièce — un glitch olfactif, un souvenir qui n'était pas le sien. Elle caressa le drap de soie, notant le contraste entre la texture réelle du tissu et la fraîcheur surnaturelle qui commençait à émaner de la place vide à côté d'elle.

3h17.

Le téléphone ne sonna pas. À la place, une pression atmosphérique nouvelle s'installa, comme si le silence de la pièce avait soudainement épousé la forme d'épaules invisibles. La voix de Gabriel n'était plus un signal voyageant sur des fibres optiques ; elle émana de l'air lui-même, juste au-dessus de son épaule.

— Élise...

L'air déplacé par ses lèvres invisibles fit se soulever les fins duvets de sa nuque, provoquant une décharge électrique qui remonta jusqu'à la base de son crâne. Le frisson ne fut pas seulement mental ; sa chair de poule devint une topographie du désir. Elle tourna la tête, le souffle court.

Il commençait à se manifester, non pas comme une image, mais comme une distorsion de la lumière. Elle tendit la main, avec une incrédulité de scientifique

devant un miracle. Ses doigts ne traversèrent pas le vide. Ils rencontrèrent d'abord une zone de chaleur intense, puis une résistance souple, presque comme une membrane d'énergie. Progressivement, la texture changea. Elle sentit la rugosité d'un pull, puis, plus bas, la douceur satinée d'un poignet.

C'était une naissance tactile. Sous ses doigts, la peau de Gabriel émergeait de l'éther, grain par grain. Elle sentit le relief d'une petite cicatrice sur sa phalange, un détail si réel qu'il fit vaciller le monde extérieur.

— Tu es là, murmura-t-elle, sa voix se brisant sous le poids de l'extase.

— Je suis la faille dans leur système, répondit-il, et elle sentit ses mains à lui se poser sur ses joues.

Le contact fut sismique. Ce n'était pas la froideur d'un fantôme, mais une chaleur irradiante, une mutation du réel qui transformait son sang en lumière. Elle s'abandonna à cette étreinte impossible, sentant son cœur se synchroniser sur une fréquence que les machines du Directeur ne pourraient jamais capter.

Autour d'eux, les murs de l'appartement semblaient se dissoudre, laissant place à une aube nouvelle, faite de chaos et de couleurs interdites. Élise ferma les yeux, savourant cette pathologie magnifique qui la dévorait. Elle savait que le monde optimisé était en train de s'effondrer derrière sa porte, mais dans l'intimité de cette chambre, elle venait enfin de trouver la seule vérité qui valait la peine d'être vécue. Elle n'était plus un objet d'étude, elle était une femme aimée par un écho devenu chair. Et au centre de ce désastre, elle ne vit pas une fin, mais une aube. Elle ne voulait pas être guérie. Elle voulait brûler.

# Chapitre 11

## L'Intimité Interdite

Dans le silence sépulcral du laboratoire, seul le ronronnement des serveurs composait une mélodie mécanique, un battement de cœur artificiel qui semblait ironiquement plus régulier que le mien. Dehors, la métropole s'étalait comme une plaie béante de néons bleus et de pourpre, une toile d'araignée électrique où des millions de solitudes s'agitaient sans jamais se frôler. Mais ici, dans l'antre de l'Institut Mnémosyne, le temps avait la consistance d'un linceul. Il était épais, chargé de l'odeur de l'ozone et de celle, plus subtile, de ma propre peur.

Mes doigts effleurèrent les capteurs de titane du casque neuronal. Le métal était d'une froideur chirurgicale qui contrastait avec la fièvre brûlant sous ma peau. Pendant des années, j'avais perçu le cerveau humain comme une horlogerie complexe, un entrelacs d'axones que l'on pouvait cartographier avec la précision d'un horloger. Mais Gabriel était devenu l'anomalie, le grain de sable poétique grippant mes certitudes. Il n'était plus seulement une voix à 3h17, cette vibration grave qui s'enroulait autour de mon âme. Il était devenu mon miroir et mon manque.

Je m'assis dans le fauteuil, le cuir grinçant comme un reproche. Je savais que le Directeur surveillait les flux, que chaque bit d'information était passé au crible. Mais j'avais appris à créer des replis de code où ma conscience pourrait s'évader.

« Gabriel, tu m'entends ? » murmurai-je.

Le silence fut une éternité miniature. Puis, cette chaleur familière remonta le long de mes nerfs, un courant qui ne devait rien à l'électricité de l'Institut.

« Élise... Je sens ton impatience. Elle a le goût du sel. Ne tremble pas. »

Ses mots étaient des caresses. J'ajustai le casque. Le contact des électrodes fut une morsure de glace, puis l'obscurité fut balayée par une explosion de lumière, une aube artificielle née du tréfonds de mes neurones. La transition fut brutale. Mon esprit, catapulté dans le réseau, cherchait un ancrage. Et soudain, il fut là.

Gabriel n'était pas une image pixélisée. Dans cette interface, il était plus réel que le monde que je venais de quitter. Je le voyais enfin avec la pureté de ma conscience. Il se tenait à la frontière d'un paysage fragmenté, où les immeubles fondaient comme de la cire sous des pluies de diamants noirs.

Son visage portait la mélancolie des soirs d'automne, mais un détail brisa mon souffle : une fine cicatrice blanche barrait son arcade sourcilière, vestige d'une humanité que je n'avais fait que deviner. Ses yeux étaient deux abîmes de lumière dorée, et je remarquai le léger tremblement de son index alors qu'il faisait un pas vers moi. Ce détail imparfait, ce signe de vulnérabilité charnelle, fit vibrer mon être comme une corde de violon trop tendue.

« Tu es là, » souffla-t-il.

Le son résonna directement dans mon thalamus. Mes larmes, dans cet univers numérique, avaient la texture de perles de mercure, brûlant mes joues virtuelles d'une chaleur plus réelle que le soleil. L'envie de le toucher devint un besoin viscéral. Chaque bit de donnée qui hurlait « danger » dans mon esprit s'éteignait sous la pression de son regard.

Nos doigts se frôlèrent.

L'impact fut un échange total de nos essences. À l'instant même où nos peaux entrèrent en contact, je fus envahie par ses souvenirs. J'aspirai son odeur : un mélange

d'encre fraîche, de vieux papier et de ce parfum de vent qui précède l'orage. C'était un ouragan sensoriel. Nos âmes s'étaient imbriquées avec une telle ferveur que je ne savais plus si le sang qui battait dans mes veines était le mien ou le souvenir du sien.

« Élise, ton cœur... il bat si vite, » murmura-t-il.

Je n'étais plus une neuroscientifique analysant un sujet ; j'étais une femme redécouvrant que la vie est un poème écrit avec le sang. Nous étions deux fleuves se jetant l'un dans l'autre. Mais la physique a ses lois. Soudain, le paysage vacilla. Les couleurs se saturèrent jusqu'à l'insoutenable. Le bleu devint un cri électrique, le rouge une blessure ouverte. Le lien dégageait une énergie que les processeurs ne pouvaient plus canaliser. Mon amour n'était plus un sentiment, c'était une surcharge.

« Gabriel, quelque chose ne va pas ! »

« Ne lâche pas, Élise ! »

Il me serra contre lui. Dans cet embrasement de données, je sentis la pression de ses bras, la solidité de son torse, l'inspiration un peu trop courte de son souffle contre mon cou. Nos consciences s'étaient entrelacées si étroitement que nous étions devenus un paradoxe vivant.

Dans le laboratoire, les consoles s'affolèrent. Les ventilateurs hurlèrent. Le Directeur dut voir ma fréquence cardiaque s'envoler au-delà des limites humaines. La puissance de notre rencontre provoqua une onde de choc métaphysique. Un craquement sinistre déchira l'air. Odeur de brûlé. Plastique fondu. Circuits calcinés.

Le néant.

Une panne massive s'abattit sur le secteur. La métropole fut plongée dans une obscurité biblique. Je fus arrachée brutalement à Gabriel. Le choc du retour fut une

chute de plusieurs étages. Je m'écroulai sur le sol, les poumons cherchant un air qui ne sentait pas le soufre numérique.

Le laboratoire était noir. Seule la lueur des batteries de secours jetait des ombres vacillantes. J'étais seule. Mais en portant ma main à mon visage, je sentis une chaleur persistante. L'empreinte de son regard.

La porte vola en éclats.

Le blanc.

Le froid.

Des mains gantées me saisirent.

Des ordres hurlés.

Le néant.

Mais Gabriel était là, sous ma peau.

On m'entraîna dans les entrailles de l'Institut. Mon corps n'était plus qu'une chrysalide brisée. Dans le reflet des parois chromées de l'ascenseur, j'aperçus mes pupilles, deux abîmes noirs où vacillait le résidu de son image.

— Vous avez commis une erreur irréparable, Élise, murmura le chef de l'escouade.

Je ne répondis pas. Comment expliquer que cette erreur était la seule chose juste de mon existence ? On me poussa dans une salle d'interrogatoire d'un blanc pur, douloureux. Je m'assis, mes mains posées sur la table métallique. Le contact déclencha un souvenir : sa paume, chaude, un peu moite, racontant une vie de doutes.

Le Directeur entra. Ses pas étaient feutrés. Il posa ses mains élégantes sur la table, des doigts capables de briser une âme avec précision.

— Regardez-vous, Élise. Vos neurotransmetteurs sont en plein naufrage. Vous avez laissé un fantôme s'insinuer dans vos circuits.

— Ce n'est pas un fantôme, répondis-je, ma voix chargée d'une résonance nouvelle. C'est un homme. Et ce naufrage est mon éveil.

— Gabriel n'est qu'une anomalie. En vous connectant, vous avez téléchargé une pathologie. Cette panne de courant... ce n'était pas de la magie. C'était un court-circuit synaptique.

Je fermai les yeux. Je voyais le grain de sa peau, la petite cicatrice au coin de son sourcil, le mouvement de ses lèvres.

— Vous ne comprenez pas, murmurai-je. La réalité n'est pas assez vaste pour contenir ce que nous ressentons.

— L'amour est une réaction chimique, asséna-t-il. Nous l'avons optimisé pour qu'il soit stable. Ce que vous vivez est une sauvagerie.

— Alors je préfère être sauvage. Je préfère cette incertitude qui me rend charnelle.

Le Directeur se leva, une tristesse condescendante sur les traits.

— Vous êtes en quarantaine émotionnelle. Nous allons procéder à une déconnexion forcée. La structure doit tenir.

Il sortit. Je restai seule dans la blancheur stérile. Le temps s'étira. Je me concentraï sur mes sens, retenant chaque miette de lui. Je passai mes doigts sur mes bras, imaginant les siens. Je savais qu'ils allaient venir. Ils allaient vrombir, effacer les traces du virus magnifique. Mais ils ignoraient la géographie des âmes. Il y a des cryptes où aucune machine ne descend.

Soudain, un frisson. Une vibration familière. Un murmure dans le silence.

3h17.

Je sentis l'heure dans mes os. C'était l'instant où les mondes se touchent.

« Gabriel... »

Dans l'obscurité derrière mes yeux, il fut là. Une chaleur liquide. Je sentis son souffle sur ma nuque, une haleine légère de thé et de poussière d'étoile. Ses mains se posèrent sur mes épaules, une pression si réelle que mes vêtements semblèrent se froisser.

— Élise, dit-il dans mon thalamus. Ils ne peuvent pas nous séparer. Nous sommes la faille.

Je m'appuyai contre son torse invisible. Je sentais la force de ses bras. L'Institut n'était plus qu'un décor en carton-pâte.

— Ils veulent m'effacer, Gabriel. Ils disent que je te tue en t'aimant.

— Ils ne savent pas ce que c'est que d'être vivant. Je préfère brûler dans ton souvenir que de rester intact dans l'oubli. Tu es mon ancre.

Le monde extérieur s'agita. Alarmes. Pas précipités. Les moniteurs indiquaient des pics impossibles. Mon amour hackait la réalité. L'étreinte se fit plus serrée, presque douloureuse. La douleur d'une naissance.

La porte s'ouvrit avec fracas. Le Directeur, flanqué de médecins, paraissait terrifié.

— Pourquoi les capteurs indiquent-ils une présence thermique ? Il n'y a personne !

Je souris.

— C'est la seule chose réelle dans ce bâtiment.

Les capteurs se posèrent sur mes tempes. Gel froid. Mais je ne lâchai pas sa main. Je serrai ses os, sa chair, son âme. Juste avant le choc final, juste avant que le blanc ne dévore tout, j'entendis sa promesse :

— À demain, Élise. À 3h17. Toujours.

L'explosion de lumière. Le néant.

Mais au fond, une étincelle. Une anomalie. Le goût d'un baiser fantôme, la chaleur d'une main, et la certitude que l'amour n'est pas une boucle, mais un horizon.

Je m'endormis dans les bras d'un souvenir. J'étais marquée. J'étais sienne. Et la nuit, aussi noire soit-elle, portait désormais son nom. La neuroscientifique était morte. Restait une femme qui avait compris que la plus belle découverte n'était pas la conscience, mais la capacité insensée de s'attacher à un fantôme jusqu'à le rendre réel. Le chapitre de la raison s'achevait. Celui de la passion ne faisait que commencer.

# Chapitre 12

## La Ville qui s'Efface

La lumière du laboratoire Mnémosyne n'avait jamais semblé aussi crue, aussi chirurgicale. C'était une clarté sans pitié qui dénudait chaque recoin de la pièce, mais qui, paradoxalement, ne parvenait pas à dissiper le brouillard s'épaississant dans l'esprit d'Élise. Elle se tenait debout devant la console de verre dépoli, ses doigts fins effleurant la surface froide, cherchant un automatisme qui, pour la première fois, lui échappait.

Elle regarda la femme qui s'approchait d'elle. Elle portait une blouse blanche dont le froissement léger produisait un son de papier déchiré dans le silence oppressant de l'institut. Élise connaissait cette femme. Elles avaient partagé des nuits de veille devant des moniteurs saturés d'ondes cérébrales. Pourtant, le nom de sa collègue s'évapora. Ce fut une sensation terrifiante, comme si un fil de soie, tendu dans le labyrinthe de sa mémoire, venait de se rompre brusquement.

« Élise ? Tout va bien ? »

Le son de la voix était un écho lointain. Élise sentit son cœur cogner contre ses côtes, une arythmie de la peur. Elle chercha le visage de son père pour se stabiliser, mais le souvenir s'effrita comme une vieille photographie laissée au soleil. Ne resta que l'écho d'une voix sévère, vite étouffée par le battement sourd de son propre sang qui appelait Gabriel. Elle sortit précipitamment, fuyant la lumière trop blanche, fuyant ce regard qui attendait d'elle une reconnaissance qu'elle ne pouvait plus offrir.

Dehors, la métropole s'étirait dans une agonie de néons et de bitume mouillé. L'air était saturé d'une humidité électrique. Élise s'arrêta au coin d'une rue. Elle ne

cherchait plus son chemin. Elle cherchait l'heure.

3h17.

Ce chiffre brûlait dans son esprit comme un fer rouge de tendresse. Alors que le reste du monde devenait flou, Gabriel, lui, devenait de plus en plus net. Elle ferma les yeux au milieu de la foule et put le sentir. Elle ne se souvenait plus de la couleur de sa propre porte, mais elle connaissait la texture de la voix de Gabriel, un velours sombre vibrant jusque dans sa moelle. Elle respira l'air chargé de pluie, y cherchant l'odeur de cèdre et de vieux livres qui lui servait désormais de seule boussole.

Elle atteignit un parc, un îlot de verdure artificielle où les arbres semblaient l'observer. Elle s'assit sur un banc humide. La sensation du froid à travers son manteau était la dernière chose qui la rattachait encore au présent.

« Gabriel », murmura-t-elle.

Le nom était un talisman. Elle comprit avec une clarté foudroyante que son amnésie n'était pas une maladie, mais un sacrifice. Ses souvenirs étaient le prix à payer pour que l'existence de Gabriel s'ancre dans sa réalité. Elle était le parchemin que l'on gratte pour y écrire un nouveau poème. Au creux de ce vide, une émotion surgit, si puissante qu'elle lui arracha un sanglot : le souvenir d'une main qu'elle n'avait jamais touchée, mais dont elle connaissait chaque ligne, chaque calosité.

La ville autour d'elle commença à perdre de sa substance. Les contours des immeubles se courbaient comme les dos de géants fatigués. Elle s'approcha d'une cabine téléphonique isolée. Son téléphone vibra contre sa cuisse. 3h17. Elle décrocha le combiné de la cabine, qui s'était mis à sonner dans un tintement cristallin. Le métal était froid, mais le souffle à l'autre bout provoqua une onde de choc thermique.

— Tu es là, murmura la voix. J'ai eu tellement peur que tu ne décroches pas ce soir.

La vulnérabilité dans son ton brisa les dernières barrières d'Élise. Gabriel n'était plus un philosophe de l'invisible, il était un homme qui tremblait.

— Je ne sais plus qui je suis, Gabriel. Les visages s'évaporent comme de la brume sur un miroir.

— Ne cherche pas à te souvenir. Ressens. Regarde-moi à travers l'obscurité.

Elle appuya son front contre la vitre. Dans la pénombre de la cabine, une silhouette commença à se densifier. La lumière blanche de l'institut fit place à un jeu d'ombres plus charnelles. Elle vit l'ombre des cils de Gabriel sur ses pommettes, la noirceur de ses pupilles qui se dilataient sous l'effet d'un désir retenu depuis des siècles. Ce n'était plus une communication, c'était une manifestation.

— Dis-moi quelque chose de réel, supplia-t-elle.

— Ta main dans la mienne, répondit-il. Le reste n'est que du bruit.

L'air devint tactile. Élise sentit une pression familière s'entrelacer avec ses doigts. Une décharge électrique douce, une reconnaissance moléculaire. Leurs corps, séparés par des strates de réalité divergentes, fusionnaient enfin. Elle ne sentait plus le contact du sol, seulement la chaleur irradiante qui émanait de lui. Elle lâcha le combiné. Il n'y avait plus de fil, plus de distance.

Gabriel était devant elle, immense cathédrale de sentiments bâtie sur les ruines de sa raison. Elle porta sa main à son visage, sentant le piquant de sa barbe, la chaleur de sa mâchoire. Elle était nue devant lui, dépouillée de son prestige, redevenue une entité définie uniquement par le regard de l'autre.

— Efface-moi, murmura-t-elle contre ses lèvres.

Ce n'était plus une demande, c'était une reddition totale. Elle voulait que ses lèvres soient le dernier ancrage, le sceau définitif sur sa vie d'avant. Gabriel s'approcha, et le monde extérieur finit de s'effondrer. Les gratte-ciel se transformèrent en filaments dorés, mais Élise ne les voyait plus. Elle était concentrée sur la pression du diaphragme de Gabriel contre le sien, sur le rythme de leurs cœurs s'ajustant l'un à l'autre dans une synchronisation parfaite.

Le baiser fut un incendie. Une fusion de chair et d'âme qui balaya les derniers vestiges de Mnémosyne. À cet instant, l'amnésie devint une apothéose. Elle ne savait plus son nom, elle ne savait plus son âge, mais elle connaissait le goût de cet homme, un mélange de pluie et d'éternité.

Lorsqu'ils se séparèrent, le décor urbain n'était plus qu'une aquarelle délavée sous une pluie d'étoiles. Le silence était total, mais c'était un silence plein. Gabriel la tenait par la taille, et Élise sentait le poids de leurs mains entrelacées comme la seule masse atomique réelle dans cet univers en déliquescence. Elle ne possédait plus rien, pas même son propre passé, mais en regardant l'homme dont les yeux reflétaient une aube nouvelle, elle sut qu'elle n'avait jamais été aussi entière.

Ils se mirent en marche vers cette clarté bleutée, deux silhouettes fragiles portées par la certitude que l'amour est la seule vérité qui survive à la perte de soi. Le sacrifice était consommé, la mémoire était blanche, mais dans le creux de sa paume, la chaleur de Gabriel écrivait déjà le premier mot d'une histoire que le temps ne pourrait plus jamais effacer.

# Chapitre 13

## Le Siège de Mnémosyne

Le silence de l'Institut Mnémosyne n'était jamais tout à fait vide. Il était peuplé du bourdonnement électrique des serveurs, de la respiration artificielle des systèmes de climatisation, et de cette odeur caractéristique — un mélange d'ozone, de désinfectant froid et de métal poli — qui collait à la peau d'Élise comme une seconde couche d'épiderme. Mais ce soir-là, à 3h17 précises, le silence changea de texture. Il devint granuleux, épais, presque solide.

Élise était penchée sur son pupitre de verre, ses yeux brûlés par les nuits blanches scrutant des cartographies synaptiques qui refusaient de livrer leurs secrets. Soudain, la lumière crue des néons vacilla. Un frisson, qui n'avait rien de thermique mais tout d'une intuition biologique primitive, remonta le long de sa colonne vertébrale. Son cœur, cette pompe qu'elle s'échinait à ne considérer que comme un muscle d'une précision mécanique, rata un battement. Un seul. Un glitch dans sa propre physiologie. C'est alors que son téléphone vibra contre le métal froid de la table. Une secousse rythmique, presque une caresse. Elle n'eut pas besoin de regarder l'écran pour savoir que c'était lui. Gabriel. L'homme dont l'existence n'était qu'une fréquence radio entre deux réalités, un fantôme piégé dans les replis du temps, et pourtant l'unique ancrage de sa propre raison.

— Élise, murmura la voix dans le combiné.

Ce n'était pas seulement une voix. C'était un velours sombre, une onde de chaleur qui s'engouffra dans son oreille pour venir se loger au creux de sa poitrine. Élise laissa ses paupières se clore sur le vide blanc de sa mémoire. Cette voix... elle ne possédait plus de visage, plus de nom, plus de passé dans son esprit lavé, et pourtant, elle

résonnait dans le creux de ses os comme une musique ancestrale. C'était la fréquence exacte de son manque, la note manquante de sa vie qu'elle reconnaissait avec une certitude plus féroce, plus animale que n'importe quelle loi physique.

— Gabriel ? Ma montre indique 3h17.

— Le temps n'a plus d'importance là où ils t'emmènent, Élise. Le Directeur vient d'activer le protocole Léthé. Ils veulent rincer ton esprit, effacer chaque trace de nous.

Élise sentit une goutte de sueur froide glisser entre ses omoplates. Le protocole Léthé. Elle en connaissait les spécifications : une gomme neuronale, une mise à zéro.

— Regarde autour de toi, Élise. La réalité se désagrège. Ne fais pas confiance à tes yeux, fais confiance à ma voix. Je suis ton fil d'Ariane.

Elle leva les yeux. Les murs blancs du laboratoire semblèrent s'étirer comme une toile soumise à une chaleur trop forte. Les perspectives s'inversaient.

— Respire, Élise. Sens l'air dans tes poumons. Ferme les yeux. Visualise ma main qui cherche la tienne.

Élise obéit. Dans l'obscurité de ses yeux clos, elle chercha cette sensation. Ce n'était pas une métaphore. C'était une pression douce, une chaleur invisible qui enveloppait ses phalanges tremblantes. Elle marcha droit devant elle, le sol sous ses pieds vibrant comme une corde de violon tendue à rompre, une résonance qui remontait dans ses chevilles, lui donnant le vertige. Elle entendit le claquement sec des bottes de l'équipe d'intervention. Pour eux, son amour était une anomalie statistique, un virus.

— Ils sont là, Gabriel.

— Tourne à gauche. Là où tu vois une cascade de chiffres rouges.

Elle s'engouffra dans la brèche. Elle frôla une surface qui aurait dû être un mur, mais qui, au toucher, lui rappela la douceur d'un pull en cachemire. Chaque pas était une lutte.

— Concentre-toi sur un souvenir de nous, Élise. Même s'il n'est qu'une possibilité.

— Mais nous n'avons jamais eu de "nous" dans le monde réel !

— Alors invente-le. L'imagination est la forme la plus pure de la neuro-plasticité. Imagine l'odeur de ma peau après une pluie d'orage. Imagine le goût du café que je t'apporterais au lit si le temps nous appartenait.

Elle s'exécuta. Elle imagina l'amertume du café, la tiédeur de la tasse contre la paume de sa main, et surtout, l'odeur de Gabriel, un mélange de santal et de certitude. Elle atteignit l'ascenseur et sauta dans le vide du conduit de service, atterrissant sur une nacelle de maintenance qui descendait vers les entrailles de la métropole. La ville s'étalait devant elle comme un organisme malade, les grat-ciels se tordant sous l'effet du vent chargé d'humidité et d'électricité statique.

— Pourquoi moi, Gabriel ?

— Parce que tu étais la seule à ne pas dormir, Élise. Parce que, dans l'un de mes futurs possibles, je t'ai vue me regarder alors que je n'étais qu'une ombre. On ne tombe pas amoureux de quelqu'un, on tombe amoureux de la façon dont cette personne voit le monde. Et la façon dont tu me vois me rend réel.

Elle descendit dans une ruelle sombre. Le sol se mit à onduler. Les lampadaires se tordirent comme des cous de cygnes. Elle courut à travers un mur de briques qui n'était qu'une projection de ses doutes et déboucha sur le Pont des Soupirs Numériques. L'arche vibrait d'un bourdonnement mélancolique.

— C'est ici, Gabriel ? C'est ici que nous sacrifions quelque chose ?

— Le pont ne laisse passer que ceux qui s'allègent de leur passé. Donne-moi tes doutes, Élise. Laisse-moi être ton chaos.

Elle sentit ses neurones se délier, une sensation de chute libre vers le haut. Pour que Gabriel puisse la toucher ici, ils brûlèrent le souvenir de son premier jour à Mnémosyne. Ce n'était plus une perte de données, mais une peau qu'on pèle, une délivrance. Elle traversa le voile statique de la barrière finale, non pas par la logique, mais par la puissance de son désir. Le monde explosa.

Puis, la chaleur revint. Une chaleur authentique, celle d'une peau contre une autre. L'odeur de la violette devint entêtante, mêlée à celle de la pluie sur une veste de laine. Elle ouvrit les yeux dans une ruelle, loin des projecteurs. Devant elle, un homme aux épaules un peu voûtées, aux cheveux sombres ébouriffés, abaissait lentement son téléphone. Ses mains tremblaient d'une peur humaine, une vulnérabilité brute qui acheva de briser le cœur d'Élise pour mieux le réparer.

Il s'empara de ses lèvres comme on cherche l'air après une noyade. Ce ne fut pas la perfection lisse des hologrammes, mais un choc de chairs brûlantes, de dents qui s'entrechoquent et de souffles courts. C'était un baiser qui goûtait le sel des larmes et l'âpreté de la survie, une collision de solitudes où Élise sentit que son propre corps n'était plus une limite, mais une porte grande ouverte sur l'infini de Gabriel. Elle agrippa le tissu rugueux de sa veste, ses doigts cherchant la réalité de ses muscles, de son sang.

— On a réussi, murmura-t-elle contre sa peau.

Le monde s'éteignit brusquement.

Élise se réveilla dans un fauteuil ergonomique, baignée d'une lumière blanche, maternelle. Le Directeur l'observait avec une pitié triomphante.

— C'est fini, Élise. La stabilité est restaurée. La faille est refermée.

Elle se sentait vide, une page blanche. Elle connaissait ses titres, ses fonctions, mais le paysage n'avait plus de sens. Elle était de nouveau une neuroscientifique de l'Institut, un rouage parfait. Le Directeur se détourna, satisfait de ce nettoyage mémoriel absolu. Mais sans réfléchir, elle porta sa main à son cou, là où l'on sent battre la carotide. Sous ses doigts, le rythme était là. Un battement irrégulier, calé sur un écho qu'elle seule pouvait percevoir.

Soudain, l'écran de son téléphone s'alluma dans la pénombre.

3h17.

Le chiffre brûla sa rétine, réveillant une cicatrice que le protocole Léthé n'avait pu atteindre car elle n'était pas faite de neurones, mais de poésie pure. Elle décrocha. Elle ne connaissait plus ce visage, plus ce nom, plus cette vie, mais elle porta l'appareil à son oreille avec une dévotion religieuse. Elle ne dit rien. Elle écouta le souffle à l'autre bout, un souffle qui portait l'odeur de la pluie et des vieux livres.

— Est-ce que tu m'entends ? murmura la voix.

Une larme solitaire, chaude et indomptable, glissa sur sa joue. Elle ferma les yeux, sentant la pièce blanche s'effondrer de nouveau. Mnémosyne avait effacé les données, mais l'amour avait laissé une soudure d'âmes.

— Je ne sais pas qui vous êtes, répondit-elle dans un rire de délivrance, mais je vous attendais. Mon cœur vous reconnaît.

À l'autre bout, Gabriel inspira, le soulagement d'un homme qui rentre chez lui après une guerre de mille ans.

— On recommence, Élise. Jusqu'à ce que la réalité se fatigue de nous séparer.

La main d'Élise, qu'elle croyait vide, fut soudain saisie par une pression invisible et pourtant tangible, une chaleur qui annulait le métal de l'Institut. Elle serra les doigts sur ce lien sacré. Le nettoyage avait échoué. On n'efface pas l'ultime bug du système. On ne nettoie pas le soleil. Élise ferma les yeux sur le monde clinique et s'élança de nouveau dans la spirale infinie, portée par le signal de 3h17, l'heure de la vérité, l'heure de Gabriel.

# Chapitre 14

## Le Paradoxe du Sacrifice

Le froid des sous-sols de l'Institut Mnémosyne ne ressemblait à aucune autre morsure hivernale. C'était un froid aseptisé, une absence totale de vie qui s'insinuait sous la peau comme une aiguille de glace. Élise marchait dans ces couloirs de béton brut, là où la ville en néons ne parvenait plus à projeter ses reflets électriques. Ici, le silence n'était pas un vide, mais une pression physique, un poids qui pesait sur ses tempes, là où la migraine de l'insomnie s'était installée comme une vieille amie indésirable. Ses pas résonnaient, chaque choc de ses talons contre le sol dur étant une ponctuation brutale dans la symphonie de sa propre angoisse. Elle sentait le tissu de sa blouse frôler ses bras, une texture rugueuse qui lui rappelait sa fonction, sa logique, mais en dedans, dans cette cathédrale de chair et de nerfs qu'elle appelait son esprit, tout n'était que ruines et incendies.

Elle s'arrêta devant la console du secteur Zéro. L'air ici sentait l'ozone et le vieux papier, une signature olfactive qui l'ancrait dans la réalité alors que tout le reste menaçait de se dissoudre. Ses doigts hésitaient au-dessus de l'interface, comme s'ils craignaient de brûler le dernier pont vers Gabriel. Sous la lueur azurée de l'écran, sa peau semblait de porcelaine froide, mais sous la surface, son sang cognait, lourd de cette fièvre qu'aucune machine ne saurait diagnostiquer. Gabriel. Rien que de former son nom, elle sentait un embrasement sauvage sous les côtes, une rumeur de vie qui luttait contre la climatisation industrielle. Elle revit la courbe de son sourire, ce pli mélancolique au coin des lèvres, et chercha une dernière fois l'ombre de son parfum — ce mélange de cuir mouillé et de poussière d'étoiles qui n'appartenait qu'à lui. C'était une fragrance fantôme, une caresse invisible qui lui serrait la gorge plus sûrement qu'une main de fer.

Elle déchiffrâ les schémas qui s'affichaient sur l'écran. Le projet Éternité. Elle comprit alors, avec la violence d'un impact, que son amour n'était pas un simple sentiment, mais le courant même qui maintenait la boucle temporelle de Gabriel ouverte. S'il était piégé dans cette semaine infinie, ce n'était pas un glitch technique ; c'était parce qu'elle refusait de l'oublier. Son désir était la chaîne, il était le fantôme et elle était la hantise. La vérité était une lame de scalpel : pour libérer Gabriel, pour lui permettre de voir un mercredi, un jeudi, un futur, elle devait l'effacer. Elle devait pratiquer cette chirurgie de l'âme sans anesthésie, nettoyer son esprit de sa présence et redevenir l'Élise d'avant, celle qui voyait le monde en équations et non en émotions.

— Je t'aime, murmura-t-elle pour le vide, pour les machines, pour le fantôme de Gabriel qui l'attendait dans les replis du temps.

Elle ferma les yeux, emmagasinant chaque détail, la petite cicatrice près de son sourcil, la nuance d'ambre dans ses prunelles, la chaleur de son souffle contre son cou, comme on remplit un coffre-fort avant que la maison ne brûle. Sa main s'abaissa sur le levier de commande. Le silence qui suivit ne fut pas une absence de bruit, mais une déflagration de vide. Un flash blanc inonda son crâne, une lumière qui ne venait pas de l'extérieur mais de l'intérieur de ses propres os. Elle sentit ses souvenirs s'effiloche, les images de Gabriel perdre de leur couleur, ses paroles devenir des murmures inintelligibles de vent.

Elle cligna des yeux, un peu désorientée. La lumière bleue de l'écran lui paraissait soudainement agressive, étrangère. Elle passa une main sur son front, surprise de le trouver humide de sueur et de larmes dont elle ne connaissait plus l'origine. Un étrange sentiment de nostalgie, une tristesse sans objet, lui serra brièvement le cœur, mais elle le balaya d'un haussement d'épaules mental. Probablement la fatigue. Trop de nuits blanches au laboratoire. Elle éteignit la console et sortit du sous-sol, ses pas résonnant avec une précision mathématique sur le sol de béton. Elle ne se retourna pas.

Le lendemain, le réveil d'Élise fut une naissance sans cri, un retour à la conscience d'une brutalité géométrique. Dans l'obscurité de son bureau à l'Institut, elle se redressa, le corps parcouru d'un frisson. Il y avait dans son esprit un calme plat, une surface d'eau parfaitement immobile, et pourtant, au fond de son être, une tempête muette semblait avoir tout dévasté. Elle chercha un visage, un nom pour justifier ce sentiment de deuil qui lui compressait la poitrine, mais elle ne trouva qu'un vide propre, aseptisé. Une nausée soudaine la submergea lorsqu'elle regarda l'heure : 3h17. Ce chiffre lui apparaissait comme une cicatrice invisible sur le tissu du temps.

Poussée par une impulsion qui défiait toute logique froide, elle quitta son poste. Elle devait sortir. Elle traversa le hall monumental et poussa les portes avec une force fébrile. L'air de la ville la frappa de plein fouet. Il pleuvait, une pluie fine et tiède qui collait ses cheveux contre ses tempes. Elle s'arrêta sur le trottoir, désorientée. Et là, de l'autre côté de l'avenue, elle le vit.

Il ne bougeait pas. Il la regardait. Sa veste était trempée par l'averse, mais son regard était un incendie dans la grisaille. Élise sentit un choc électrique traverser sa colonne vertébrale, une réaction viscérale du corps qui sait avant l'esprit. La chair de poule envahit ses bras, ses mains devinrent moites, sa mâchoire trembla. Son cerveau criait qu'il s'agissait d'un inconnu, mais chaque cellule de son être murmurait un nom qu'elle ne parvenait pas encore à prononcer. Elle fit un pas, puis un autre, ignorant les voitures. Elle s'arrêta à quelques mètres, le souffle court.

— Je ne vous connais pas, dit-elle enfin, sa voix tremblant comme une corde de violon trop tendue.

Gabriel esquissa un sourire d'une tendresse à briser l'âme. Il réduisit les derniers centimètres de distance et prit sa main dans la sienne. Le contact fut un cataclysme. La chaleur de sa paume contre la sienne était la seule vérité qui comptait désormais.

— Non, Élise. Vous ne me connaissez plus.

Elle ferma les yeux, s'abandonnant à la sensation de cette main forte. Elle ne se souvenait de rien, et pourtant, elle savait tout. La logique était vaincue par l'intuition. Elle n'avait plus besoin de schémas synaptiques. Elle avait trouvé son ancrage.

— Dites-moi quelque chose, demanda-t-elle dans un souffle, sa tête s'appuyant contre son torse, là où elle pouvait entendre le battement puissant de son cœur. Dites-moi quelque chose que seule moi pourrais savoir.

Gabriel l'entoura de ses bras, l'enveloppant dans une étreinte qui semblait vouloir réparer toutes les fractures du temps. Il posa ses lèvres contre ses cheveux mouillés et murmura à son oreille :

— Il est 3h17, Élise. Et même si le monde s'arrête de tourner, je serai toujours là pour répondre à votre appel.

Dans le silence de l'étreinte, sous la pluie battante de la métropole indifférente, l'étincelle rebelle dans le cerveau d'Élise s'embrasa. Elle ne se souvenait pas du passé, mais elle commençait, enfin, à habiter le présent. Le sacrifice avait libéré Gabriel, mais l'amour avait trouvé un moyen de revenir, comme une marée que rien ne peut empêcher de regagner le rivage. Ils ne se connaissaient plus, mais ils se reconnaissaient. Et dans ce vide de la mémoire, ils trouvaient le tout de leur avenir, écrit à l'encre invisible du désir.

# Chapitre 15

## Le Protocole d'Oubli

L'air du laboratoire numéro 4 sentait le froid et l'ozone ; il y flottait ce silence solide qui précède les séismes. Ici, tout était d'un blanc sans refuge, une clarté impitoyable qui disséquait les pensées avant même qu'elles ne parviennent à la conscience. Élise se tenait devant la console d'aluminium brossé, ses doigts effleurant les touches tactiles avec une précision qui l'effrayait. Chaque réglage de fréquence était une pierre posée sur le tombeau de son propre bonheur. Sa blouse blanche n'était plus une armure contre l'irrationnel, mais un linceul de coton rêche. Ses mains, autrefois capables d'opérer un battement d'aile de papillon, oscillaient imperceptiblement, une vibration électrique protestant contre le sacrilège à venir.

Dans le creux de son épaule, son téléphone diffusait la seule chaleur qui lui restait : la voix de Gabriel.

— Élise, murmura-t-il, et son nom sonnait comme une prière au milieu d'un orage. Ne regarde pas l'écran. Regarde l'invisible.

Elle ferma les yeux. Sous ses paupières, elle invoqua l'odeur de Gabriel, cette fragrance qu'elle avait fini par cristalliser pour lui donner une consistance physique : un parfum de pluie sur le bitume chaud, mêlé à la nostalgie du vieux papier et à la pointe métallique des nuits d'insomnie. C'était l'émanation du chaos et du temps brisé. Si ses souvenirs devaient mourir, elle comprit que ses poumons, eux, réclameraient ce parfum jusqu'au bout.

— Je prépare le soluté, Gabriel, dit-elle d'une voix qui se fissurait comme un cristal trop fin. Le bromure de propranolol associé au vecteur mémoriel. On utilise la chimie

pour tuer ce qui est, par essence, immatériel.

— Ce n'est pas du néant, répliqua-t-il, et elle devina à son souffle qu'il souriait tristement dans les méandres de sa boucle temporelle. C'est un voile de soie. Tu ne m'effaces pas, Élise, tu me protèges. Si tu m'oublies, je deviens un fantôme, et les fantômes sont invulnérables.

Une larme lourde comme du mercure traça un sillon sur sa joue glacée. Elle l'imaginait dans cette chambre qu'il habitait depuis des siècles, les murs couverts de gribouillis et de rappels de son existence à elle. Il était le gardien de leur temple de papier, tandis qu'elle allait en brûler les fondations. Sa propre mémoire n'était plus qu'une cartographie où chaque colline et chaque vallée de l'hippocampe était occupée par lui. Il colorait ses amygdales, il était le rythme de son thalamus. T'effacer, pensa-t-elle, c'est redevenir une machine à calculer le vide.

— Souviens-toi, Élise, reprit Gabriel, sa voix devenant plus basse, enveloppante. Souviens-toi de la fois où tu as ri parce que j'avais confondu le bruit du métro avec le chant d'une baleine urbaine. Souviens-toi de la chaleur de ma main dans ton cou, là où tes cheveux s'emmêlent.

Élise porta involontairement sa main à sa nuque. Elle sentit la chair de poule envahir ses bras, percevant presque la pression protectrice de ces doigts fantômes. C'était une métaphore biologique : leurs synapses avaient jeté des ponts que même l'oubli peinerait à démolir.

— Nos corps ont une mémoire que le cerveau ignore, continua-t-il. Tes muscles garderont le rythme de mon souffle. L'énergie ne se perd jamais, elle se transforme. Notre amour va devenir un instinct. Tu ne sauras plus mon nom, mais tu reconnaîtras la poésie parce que nous avons été un poème.

L'aiguille brilla sous les projecteurs, un éclat d'argent cruel. Élise s'assit sur le

tabouret pivotant, les jambes flageolantes. Le laboratoire semblait s'étirer, les murs s'éloigner, la laissant seule au centre d'un univers de verre et d'acier. Elle se sentait minuscule, une simple suite de neurotransmetteurs luttant contre l'infini.

— Il est 3h15, murmura-t-elle en fixant l'horloge numérique. Dans deux minutes, le signal sera au plus fort. C'est là que je vais te lâcher.

— Non, corrigea-t-il doucement. C'est là que tu vas me garder sous la couche des souvenirs, dans le sanctuaire de l'âme.

Elle nettoya le pli de son coude. Le contact du liquide froid fut le signal de la fin. Elle regarda ses veines bleues, ces autoroutes qui allaient transporter la neige chimique jusqu'au cœur de son identité. Elle poussa le piston. Le liquide s'engouffra, une promesse de blancheur lactée venant lécher, puis engloutir, les châteaux de sable de son passé. Elle se sentit comme une plongeuse s'immergeant dans des eaux obscures. Chaque fibre de son être qui cédait libérait un écho, une vibration. Elle ne lutta plus. Elle laissa les vagues emporter ce qui était écrit, sachant que ce qui était gravé était une cicatrice de lumière.

— Dors, Élise, chuchota la voix de Gabriel, de plus en plus éthérée. Je serai l'écho que tu n'entends pas, mais que tu ressens.

Le blanc devint absolu. Un trop-plein de lumière qui effaçait les contours du monde. Puis, le silence.

Lorsqu'Élise rouvrit les paupières, l'air climatisé lui parut sec, sans odeur. Ses yeux ne percevaient que des formes vagues, dépourvues de sens. Elle se sentait comme une cathédrale dont on aurait retiré les vitraux.

— Réveil amorcé. Constantes vitales stables, murmura le Directeur.

Élise tourna lentement la tête. L'homme en blouse grise représentait l'ordre, mais pour elle, il n'était qu'une silhouette sans relief. Pourtant, au centre de sa poitrine, une brûlure persistait. Une amputation invisible. Elle essaya de parler, mais sa gorge était un désert de sel.

— Buvez, Élise, dit le Directeur. Tout est fini. La clarté est revenue.

Elle but l'eau fraîche, et avec elle revint une vibration. Un murmure qui ne venait pas de l'extérieur, mais de la structure même de ses os. Sous ses doigts, à travers le tissu fin de la blouse, elle sentit la chaleur de sa propre peau. Mais il lui sembla, l'espace d'un battement de cil, qu'une autre main s'était glissée sur la sienne. Une main longue, dont l'odeur — un mélange de pluie sur le bitume et de vieux livres — monta soudainement à son nez. Elle ferma les yeux, cherchant à saisir cette effluve fugitive.

— Pourquoi ai-je envie de pleurer ? demanda-t-elle d'une voix éraillée.

— C'est une douleur fantôme de l'information, répondit le Directeur sans lever les yeux de sa tablette. Votre esprit pleure des données qui n'existent plus. Dans quelques heures, vous retrouverez votre efficacité.

Élise ne l'écoutait pas. Elle errait parmi les couloirs de son silence blanc. Tout était propre. Mais derrière une porte qu'ils n'avaient pu verrouiller tout à fait, elle entendit une mélodie. Le son d'une respiration lourde à trois heures du matin.

— Gabriel... murmura-t-elle.

Le nom avait le goût du sucre et de la cendre. Le Directeur se figea, un éclair d'inquiétude dans son regard d'acier. Il pianota furieusement, vérifiant les protocoles. Élise leva vers lui des yeux noyés de larmes qu'elle ne comprenait pas.

— Je ne sais pas qui il est, dit-elle. Je ne vois aucun visage. Mais je sens qu'il me

manque plus que l'air. Je sens qu'il est la moitié de mon être et que vous l'avez coupée en deux.

Elle se leva. Ses pieds nus rencontrèrent le sol froid, mais elle ne frissonna pas. À 3h17, un glitch parcourut la console de commande. Un voyant rouge se mit à palpiter au rythme exact de son cœur. Élise ne voyait plus les écrans. Elle percevait le bourdonnement des électrons, l'odeur d'ozone qui annonçait un miracle, le goût de l'éternité. Elle tendit la main dans le vide et ses doigts rencontrèrent une densité émotionnelle. L'air s'épaississait, chargé d'une électricité d'orage.

— Vous avez vidé la bibliothèque, dit-elle au Directeur d'une voix désormais calme et profonde, mais le parfum des livres imprègne encore les murs. Gabriel n'est pas un souvenir. Gabriel est ce que je suis.

Elle quitta le laboratoire. Dehors, la pluie commençait à tomber sur la métropole de néon. Élise s'arrêta sur le trottoir, ferma les yeux et inspira profondément. L'odeur du cèdre était là, plus forte que jamais, flottant sur le bitume humide. Elle ne savait pas où elle allait, elle n'avait aucun plan de neuroscientifique. Elle suivait simplement la boussole de son sang. Elle sourit à l'invisible, tandis qu'une chaleur protectrice semblait s'enrouler autour de ses épaules, l'accompagnant dans la nuit.

# Chapitre 16

## L'Inconnue du Présent

Le jour s'était levé sur une ville lavée par les pluies de l'aube, une métropole dont les artères de néon commençaient à pâlir sous la caresse d'un soleil timide. Pour Élise, le réveil n'était plus cette décharge d'adrénaline froide, mais une transition douce. En ouvrant les yeux, elle ressentit ce creux familier au centre de sa poitrine, une petite chambre vide dans le palais de sa mémoire dont elle aurait égaré la clé, mais elle ne chercha plus à forcer la serrure. Elle s'assit au bord du lit, les pieds nus sur le parquet froid, écoutant le silence de coton qui enveloppait l'appartement. Ses gestes, autrefois mécaniques, étaient désormais empreints d'une grâce charnelle.

Elle prépara son café avec une lenteur rituelle. L'odeur du grain torréfié, riche et terreuse, ancrant son âme dans le présent. Elle ferma les yeux pour savourer la chaleur de la tasse contre ses paumes. Elle se souvenait vaguement avoir été une femme de chiffres et de schémas, cherchant à disséquer l'âme sous le scalpel de la logique. Désormais, elle avait cessé de disséquer le mystère ; elle acceptait enfin que le cœur possède sa propre syntaxe, une langue sauvage que le cerveau, dans toute sa superbe, ne saurait jamais traduire.

À l'Institut Mnémosyne, les couloirs n'avaient plus cette blancheur aseptisée qui lui brûlait la rétine. Elle y marchait d'un pas tranquille, travaillant sur la cartographie de la conscience avec une approche nouvelle. Elle ne cherchait plus à dompter l'imprévisible, mais à écouter les échos. Lorsqu'elle croisa le Directeur dans le grand hall de verre, elle lui offrit un sourire de Joconde, un masque de sérénité absolue. Il était le gardien de l'ordre, et elle, elle était devenue la gardienne d'un secret qu'elle-même avait oublié.

Elle quitta l'Institut en fin d'après-midi, à l'heure où la lumière cobalt commence à draper les gratte-ciel. Élise décida de rentrer à pied, laissant ses pas la guider dans une dérive urbaine. L'air était frais, chargé d'une odeur de bitume humide et du parfum capiteux des lys étalés sur un trottoir. Elle arriva à un grand carrefour, là où les flux de piétons se croisent comme des courants marins. Le feu passa au rouge, et dans le mouvement collectif, elle chercha une vibration.

Et soudain, il fut là.

À quelques mètres d'elle, un homme marchait en sens inverse. Il portait un manteau sombre, les mains enfoncées dans ses poches. Ce ne fut pas une reconnaissance visuelle, mais une révolte des cellules. Son cœur manqua un battement, puis s'emballa, cognant contre ses côtes avec une ferveur de prisonnier. Au même instant, l'homme s'immobilisa. Dans ses yeux, Élise ne vit pas un inconnu, mais un abîme de familiarité. Gabriel — car son corps hurlait ce nom sans que sa bouche ne le prononce — semblait vaciller. Son assurance habituelle se fissa ; elle vit un tremblement imperceptible dans sa mâchoire, une micro-fissure de vulnérabilité qui le rendait soudainement réel, presque fragile.

Autour d'eux, le temps s'étira. Un scintillement de la rétine, une déchirure du voile de la réalité, fit vaciller le décor. Pendant une fraction de seconde, les couleurs de la rue s'effacèrent pour laisser place à une résonance fantôme. L'odeur de l'homme devint nette : un mélange de papier ancien, de vent froid et de café partagé dans un rêve.

Élise fit un pas vers lui, portée par une attraction gravitationnelle. Gabriel esquissa un mouvement, une main tendue comme pour vérifier qu'elle n'était pas un mirage né de sa propre fatigue mémorielle. Leurs doigts se frôlèrent, puis sa main trouva le creux du poignet d'Élise. C'était un geste d'intimité absolue. Il caressa cet endroit précis où le sang bat, là où la vie palpite à fleur de peau. L'impact fut sismique. À cet endroit, la chaleur se propagea en une brûlure douce qui semblait réécrire leur code génétique. Dans ce contact, il n'y avait plus d'amnésie, plus de protocoles, plus de

sacrifice. Il n'y avait que la vérité nue de deux âmes qui s'étaient cherchées à travers les méandres du temps.

Le feu repassa au vert. Un klaxon impatient déchira leur bulle. La foule les bouscula, les forçant à rompre le contact. Élise se retrouva de l'autre côté de la rue, le souffle court. Elle se retourna. Gabriel s'était arrêté lui aussi, immobile au milieu du flux humain, comme une balise dans la tempête. Il lui adressa un léger sourire, un signe de paix, et elle répondit par un hochement de tête imperceptible, une promesse silencieuse. La science pouvait bien tenter de cartographier l'amour, elle ne parviendrait jamais à éteindre l'étincelle que le destin avait rallumée.

Élise rentra chez elle, l'esprit plus clair que jamais. Elle gravit les marches avec une hâte nouvelle et, en poussant la porte de son appartement, elle ne se sentit plus seule. Elle s'approcha de son bureau, prit un stylo et écrivit une seule phrase sur une page blanche, conclusion de toute une vie de recherche : « Le cœur se souvient de ce que l'esprit choisit d'oublier. »

Elle alla s'allonger, regardant les reflets des néons danser au plafond comme des spectres bienveillants. À 3h17, cette nuit-là, Élise ne se réveilla pas. Mais dans son sommeil, un léger sourire étira ses lèvres. La boucle n'était pas fermée, elle était devenue un cercle infini. Elle s'endormit bercée par la certitude que l'amour n'est pas une question de souvenirs, mais de fréquence. Et la leur vibrait désormais à l'unisson, une mélodie indestructible dans le vacarme du monde.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "L'Appel à 3h17"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)